



Nancy Huston, l'étonnante modernité de la mythologie grecque *Page E 3*



Dead Man Walking, la naissance d'un grand compositeur *Page E 7*

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 MARS 2013



Vient un moment dans une vie de chanteur populaire où il faut tout jeter et recommencer. Autant recommencer là où tout a commencé: ce jour de 1954 où le gospel, le country-western, le blues, le swing et le boogie sont entrés en collision et où Elvis et ses Blue Moon Boys ont embrasé l'univers. Daniel Bélanger, lui, a rencontré les Howlin'Hound Dogs. Et woosh! Ses chansons pétent le feu. Jusqu'à la conversation qui fait des flammèches.

SYLVAIN CORMIER

Tout a commencé avec *Belles-sœurs*. Une pièce de Michel Tremblay en musical, belle idée, bravo René-Richard Cyr, mais quelle sorte de musique? «C'était bien ça, la question!», s'exclame Daniel Bélanger à notre table près du bar Ô Chalet, en face de la grande tour de Radio-Canada. «Quelle musique? Prog? Peut-être pas. Electro? Non plus. Musique japonaise? Mmmmm... non. La chose évidente, c'est que je ne pouvais pas proposer quelque chose d'alambiqué. La chanson, dans un musical, tu l'entends juste une fois. Simplifie, mon homme. Alors, je me suis dit: reviens à l'origine du monde. Dieu. Le gospel. Le spiritual. À partir de là, j'ai été porté. Tout est venu.» Alléluia.

«Et si je faisais une chanson en mi et que je restais en mi? Un mi à 50 ans, c'est pas la même chose qu'un mi à 16 ans.» Ça, c'est de la bonne leçon, a compris notre gaillard. Qui ne l'a pas oubliée, une fois arrivé le jour fatidique du retour au boulot en solo: ce qu'on appelle communément, dans les livres de médecine, le syndrome de l'album suivant. «Je me suis dit de la même façon: va pas t'encorseter dans ton système d'écriture, tes structures d'accords, va pas faire du Daniel Bélanger qui fait du Daniel Bélanger. Et si je restais dans quelque chose de pas emberlificoté, hein? Et si je m'amusaissais? Et si je faisais une chanson en mi et que je restais en mi? Un mi à 50 ans, c'est pas la même chose qu'un mi à 16 ans. Johnny Cash, quand il faisait son mi à 65 ans, c'était un mi autoritaire, solide, assumé. Avec tout mon bagage, j'ai eu envie de cette énergie-là, d'un mi que j'aurais choisi. Mon mi. Mon beau grand mi d'amour.»

D'où, en toute logique, après le gospel de *Belles-sœurs*, le rockabilly. De l'origine du monde à la grande explosion des années 1950. La grande fusion. Sun Records, Elvis, Buddy Holly, Carl Perkins. «Un canevas, mais pas juste un canevas. Une source où mener ma monture, une musique qui me permettrait aussi de parler simplement des choses du cœur.» Le rockabilly et le western se sont imposés. Mine de rien, ça

ne paraît pas comme ça en le regardant, on voit plutôt le fan de Patof et de Monsieur Tranquille («*Ça va pas dans l'soulier, mon vieux Pat?*»), mais Daniel Bélanger a ça dans les gènes. Pour ne pas dire les jeans. «*Ma mère était chanson, mon père western. Hardcore. J'ai grandi là-dedans.*» Le saut jusqu'au rockabilly n'était pas grand dans le continuum espace-temps.

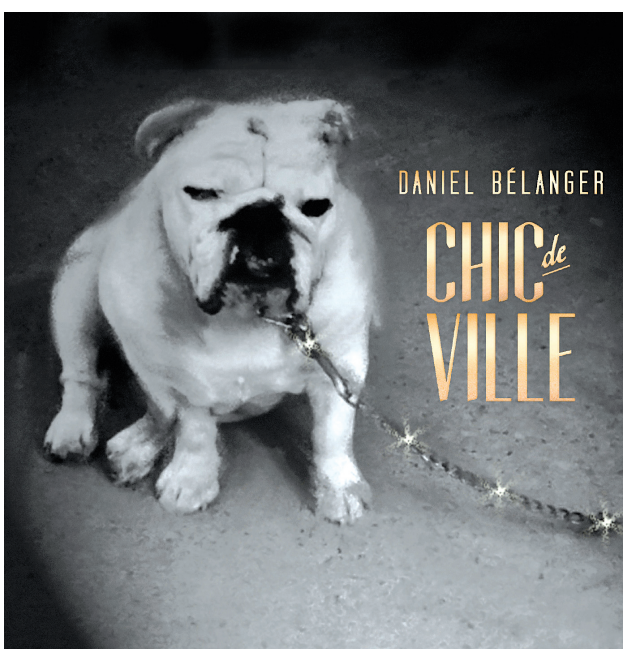
Encore fallait-il y aller sans ambages. «*Pas faire le touriste*», résume notre désespéré de l'île Perrot. «*J'ai été vers des gars de rockabilly pur et dur. Qui ne sont pas des musiciens professionnels; l'un est ébéniste, l'autre, je sais pas, gardien de nuit quelque part. Mais des spécialistes, des champions. Ça s'est fait par l'entremise de Michel Dagenais, le guitariste, que je connais depuis Rock envol en 1986, avant qu'il se retrouve avec Leloup: il m'a fait rencontrer Ben Caisse le batteur et Richard Gélneau le contrebassiste, avec lesquels il joue au sein des Howlin'Hound Dogs.*» Bon sang, mais c'est bien sûr. Les Howlin'. Des vrais de vrais. Des habitués du Red Hot & Blue Rockabilly Weekend, le festival que la valeureuse Nathalie Lavergne organise depuis des années autour de la fête du Travail.

«Le contrebassiste, qui a mon âge à peu près, ne me connaissait presque pas. Moi, ça m'a plu. Pas d'idée préconçue. Eux autres, ils vivent à temps plein dans leur monde rockabilly. Et il a fallu gagner leur confiance. La première fois qu'on a joué ensemble, c'était moi qui étais en audition. Michel me l'avait dit: «Daniel, faut que tu saches qu'ils viennent pas essayer pour toi, ils viennent voir si ça leur tente...» Une attitude très, très rafraîchissante...»

Et l'album s'est fait, et le résultat est épatant, et *Chic de ville* est son nom. Pétaillant de santé et pétant le feu. Abreuvé à la source. C'est encore et toujours du Daniel Bélanger, capable de faire rimer amertume avec agrumes dans *Je poursuis mon bonheur*: «*Pourquoi faut-il que l'amertume / Ne s'en tienne pas qu'aux agrumes...*» Mais c'est du Bélanger considérablement

«J'ai fait de la chanson avec des paramètres différents, un album très masculin, très libre aussi.» PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Mener sa monture à la source



Daniel Bélanger lance *Chic de ville*, album rockabilly-western

VOIR PAGE E 6: BÉLANGER

CULTURE

Mort d'un survivant



ODILE TREMBLAY

On a regardé à pleins journaux sa bouille de vieux militant gauchiste, goguenarde, espiègle. La combativité riieuse, ça conserve son homme. Ce survivant multirécidiviste aura fini par mourir à 95 ans, cette semaine, seul devant la Faucheuse. Désormais célébrité, ce qui, quand sonne l'heure, ne console de rien, mais stupéfie ceux qui restent. D'où les articles. D'où les photos.

Stéphane Hessel aura vécu sept vies au moins, comme un chat. Nul destin n'est exemplaire, mais certains se révèlent si honorables qu'on en reste tout chose et impressionnés. Le sien, par exemple.

Il était *L'homme qui marche* de Giacometti, aimait la poésie, récitait des milliers de vers par cœur. Dans les camps de concentration arpentés jadis, ça l'aidait à rester humain, cette musique des rimes. Dans le monde contemporain qui carbure au vide, tout autant. La culture, l'engagement, la conscience planétaire s'unissaient en lui. Il n'en voyait pas les démarcations.

L'écrivain, résistant, humaniste français Stéphane Hessel était déjà nonagénaire, et plutôt méconnu du grand public, quand il écrivit le fameux *Indignez-vous!* Une trentaine de pages à peine, ouvrage lancé sans campagne promotionnelle à Montpellier en 2010 aux éditions Indigène dans une collection au titre magnifique: «Ceux qui marchent contre le vent».

Pamphlet? Manifeste? Atome en fission nucléaire, faut croire. Vendu en France 3 euros, son *Indignez-vous!* s'est écoulé à travers le monde à plus de quatre millions d'exemplaires, en 34 langues. Tout ça pour un cri à la gloire de l'insurrection pacifique, façon Gandhi. Pour un opuscule écrit sans grand style, jugé par le biographe Pierre Assouline comme «*dégoulinant de bons sentiments*». Les positions pro-palestiniennes du manifeste, son émotivité aussi, ses arguments jugés faiblard, lui ont valu des brocards en France. Certains y voyaient la démonstration du désarroi de nos sociétés, prêtes à courir derrière des individus transformés en luminaires idéologiques. Mais tant de monde avait besoin de ces lumières-là. Le cynisme, *basta!*

Indignez-vous! aura contribué à allumer sur la planète les feux des printemps: arabe, érable, à New York, et partout. À Madrid, les jeunes révoltés se sont baptisés eux-mêmes «*los indignados*». Des assis se levaient soudain, révoltés contre l'hypocrisie des banques, la corruption des gouvernements, les ravages écologiques, des jeunes dressaient leurs tentes. Cette énergie!

Papy du ralliement, oracle du rêve collectif



BORIS HORVAT AGENCE FRANCE-PRESSE

Stéphane Hessel aura vécu sept vies au moins, comme un chat.

adopté par les internautes, criant en porte-voix: «*La pire des attitudes, c'est l'indifférence.*» Il estimait disproportionné l'accueil fait à son livre, évoquait le bon mot écrit au bon moment. Encore fallait-il l'écrire, ce mot-là. Stéphane Hessel disait la même chose depuis longtemps. Il a juste été entendu au cours de son vieil âge.

Papy du ralliement, oracle du rêve collectif adopté par les internautes, criant en porte-voix: «La pire des attitudes, c'est l'indifférence.»

Tant d'humains sur notre planète en folie avaient besoin d'un cri de ralliement plutôt que d'un appel au calme et à la raison. *Indignez-vous!* leur offrait la charge de l'original pour les propulser au-dessus d'eux-mêmes. Depuis le refus par Hessel des droits d'auteur du manifeste, les éditeurs versent ses profits à des œuvres caritatives. La boucle est bouclée.

C'est le type de *success story* dont raffoleraient les scénaristes d'Hollywood, s'ils pouvaient approuver un programme aussi gauchissant que le sien: contre la dictature des marchés financiers, le gaspillage des ressources

planétaires, les inégalités sociales, au secours de la Palestine.

Non, pas de film hollywoodien sur Hessel et ses positions avant des lunes. Mais d'autres regards ailleurs se poseront sur sa vie. J'espère. La sienne, bien qu'atypique, se confond avec un siècle et préfigure l'autre.

Grandir à Berlin dans un milieu intello bohème auprès d'une mère qui goûte l'amour en triangle, et inspirera le *Jules et Jim* de Truffaut, c'était déjà s'affranchir des préjugés bourgeois et partir du bon pied.

Sauf que le train de l'Histoire passe sur sa jeunesse. Juif par son père, même après l'exil familial en France, avec la montée du nazisme, c'est la galère. À 24 ans, le voici à Londres dans les camps d'entraînement des Forces libres. Bientôt arrêté, déporté, emprisonné dans deux camps de concentration, Buchenwald puis Dora, s'évadant chaque fois à midi moins une. En 1945, dans le train roulant entre Dora et Bergen-Belsen, il démonte des lattes du plancher, se laisse glisser sous le chariot des essieux. À lui, la liberté!

Sous le régime nazi, il estimait que, face à l'horreur, l'engagement s'imposait. «*Au-*

jourd'hui, il est peut-être plus difficile, mais toujours aussi indispensable de s'engager», scandait-il dans son manifeste. Ajoutant: «*Créer, c'est résister.*» Hessel aura connu Picasso, Breton, Duchamp, Soupault, Le Corbusier, Calder, Man Ray, une foule d'artistes allemands aussi. Dans la nouvelle ONU, il participa à la rédaction de la Charte des droits de l'homme, devint diplomate, toujours par monts et par vaux, entre Brazzaville, Saigon, Alger, en dialogue par la suite avec des apôtres de la non-violence, d'Aung San Suu Kyi au dalai-lama, comprenant quelques vérités au passage.

Enlever aux gens le pouvoir de s'indigner et de se battre pour un avenir meilleur, et leur envie de vivre foutra le camp. Dans le camp des jeunes surtout. Allez visiter les réserves autochtones. Rien devant et tant de suicides...

Le nonagénaire au regard pétillant n'avait pas vieilli. Il regardait la mort en face, la craignait, l'affrontait. Elle l'a eu. Mais son passage a fécondé tant de terrains sur tant d'époques, comme *L'homme qui plantait des arbres* de Giono. Stéphane Hessel lui ressemblait. Ça existe, des gens bien.

otremblay@ledevoir.com

création Théâtre d'Aujourd'hui
et Trois Tristes Tigres

19 février au
16 mars 2013

FURIE
UX ET
DÉSÉS
PÉRÉS

texte et mise en scène Olivier Kemeid

avec

Émilie Bibeau
Marie-Thérèse Fortin
Maxim Gaudette
Denis Graveriaux
Johanne Haberlin
Pascale Montpetit
Mani Soleymanlou

collaborateurs

Stéphanie Capistran-Lalonde
Romain Fabre
Étienne Boucher
Philippe Brault
Caroline Laurin-Beaucage
Loïc Lacroix Hoy
Chantal Bachand
Angelo Barsetti

Informations et réservations
3900, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
T 514 282-3900



theatredaujourd'hui.qc.ca/furieux

BMO Groupe financier

Bell

Hydro Québec

LE DEVOIR

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des arts de Canada

Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

DU 26 FÉVRIER AU 23 MARS 2013

CINQ VISAGES
POUR CAMILLE
BRUNELLE

TEXTE

Guillaume Corbeil

MISE EN SCÈNE

Claudio Perrault

THÉÂTRE
PAP

www.theatrepap.com

BILLETTERIE ESPACE GO
514 845-4890 | espacego.com

Conseil des arts de Québec

Conseil des arts de Canada

Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

mai

MONTRÉAL, ARTS INTERCULTURELS

Première mondiale

Alameda,
le boulevard où marche
l'homme libre

Texte et mise en scène: Marcelo Arroyo
Productions Nebka

Du 5 au 9 mars
et du 12 au 16 mars

514 982-3386

m-a-i.qc.ca

Montréal

Conseil des arts de Québec

Conseil des arts de Canada

Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

Emploi Québec

Hydro Québec

BMO

Bell

LE DEVOIR

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Conseil des arts de Québec

Canada Council for the Arts

LE DEVOIR



CULTURE › THÉÂTRE

Nancy Huston dans l'étonnante modernité de la mythologie grecque

Avec *Jocaste reine*, la romancière fait entendre l'humanité, le courage et le désespoir de celle qui fut la mère et l'épouse d'Œdipe

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

L'histoire a souvent condamné Jocaste au silence. La mère et épouse d'Œdipe renaît pourtant comme une femme de parole, lucide et vibrante, sous la plume de la romancière, essayiste et dramaturge française d'origine canadienne Nancy Huston. Présenté l'an dernier au Théâtre de la Bordée dans une mise en scène de Lorraine Pintal, avec Louise Marleau dans le rôle-titre, son *Jocaste reine* reprend l'affiche au Théâtre du Nouveau Monde ces jours-ci, offrant une tribune audacieuse à cette figure subversive de la mythologie grecque.

Nancy Huston a écrit *Jocaste reine* en 2009, à la demande de la metteure en scène suisse Gisèle Sallin. « Elle m'a écrit en me disant qu'il y avait longtemps qu'elle rêvait de faire entendre la voix de Jocaste, qui se taisait depuis 2500 ans alors qu'elle avait sûrement pas mal de choses à exprimer. Ma première réaction a été, bien entendu, de reconnaître l'existence de ce manque, mais j'ai aussi pensé que je n'étais peut-être pas la bonne personne pour le combler. Vous savez, comme auteure, on m'attend toujours un peu du côté des thèmes liés à la maternité. Or je n'ai pas envie d'être identifiée exclusivement à ça. Mais Gisèle a beaucoup insisté, trouvé les bons arguments et fini par me convaincre. »

Avant de s'attaquer à pareil personnage, l'auteure a fait ses devoirs afin de mesurer l'ampleur du destin de cette figure tragique. « J'ai lu plusieurs réécritures du mythe, des versions anciennes et modernes. Il faut dire que le drame de cette famille dysfonctionnelle de Thèbes a été

« Le personnage et la pièce peuvent choquer. Vous savez que certains théâtres en France ont refusé d'accueillir le spectacle juste parce que le mot "clitoris" y était prononcé? »

Nancy Houston

maintes fois revisité. Les très beaux textes de Michèle Fabien et Henry Bauchau m'ont beaucoup inspirée. Cela dit, de manière générale, les versions modernes, que j'ai souvent trouvées dans l'immaturité ou encore dans la provocation, m'ont finalement moins nourri que les anciennes. En fin de compte, j'ai respecté scrupuleusement l'histoire présentée par Sophocle. Parmi les quelques entorses que j'ai faites, il y a le personnage du coryphée, qui incarne le public et les objections qu'il pourrait avoir à formuler. Son discours, qui n'est d'ailleurs pas dénué d'humour, qui apporte ces ruptures de ton que je considère comme essentielles, tout cela donne un caractère contemporain et plus particulièrement post-freudien à la pièce. »

Une femme moderne?

Le discours de Jocaste, dans la pièce de Huston, est celui d'une femme en avance

sur son époque, une femme que l'on pourrait oser qualifier de moderne. Une femme dans le sens le plus complexe et peut-être aussi le plus contemporain du terme, comme celle que la comédienne Julie Vincent joue depuis 2011 dans un solo de l'Uruguayenne Mariana Perovitch intitulé *Jocaste*.

« Mon but n'était pas de démontrer que *Jocaste* est une femme moderne, nuance Nancy Huston, qui, précisons-le, n'a pas encore vu le spectacle qui a été créé à Québec il y a un an. J'ai tout simplement essayé de me mettre à sa place, de m'imaginer sa perception, son raisonnement. Je me suis demandé jusqu'à quel point elle savait qu'Œdipe était son fils et comment elle avait traversé sa relation avec Laios, qui était, disons-le, plutôt gai. Il me semblait essentiel d'arriver à traduire l'amour de *Jocaste* et Œdipe, toujours bien vivant après 20 ans de mariage. Ensuite, il me suffisait en quelque sorte de déplacer la caméra de l'extérieur du palais vers l'intérieur, autrement dit d'un univers masculin, la sphère publique, à un univers mixte, la sphère intime. »

Si le personnage a maintes fois été relégué au second plan, c'est sûrement parce qu'il porte en lui quelque chose d'éminemment subversif, d'abord à cause du tabou universel que constitue l'inceste, mais pas seulement. « Je pense que notre société judéo-chrétienne est particulièrement horripilée par l'idée que les mères soient désirantes, avance Nancy Huston. Ce n'est pas pour rien qu'on a imaginé des mères vierges devant lesquelles se prosterner et qu'on a attribué toute la sexualité aux prostituées, comme si elles n'étaient pas mères elles-mêmes. En ce sens,



JEAN-FRANÇOIS LEBLANC LE DEVOIR

Nancy Houston a écrit *Jocaste reine* en 2009, à la demande de la metteure en scène suisse Gisèle Sallin.

le personnage et la pièce peuvent choquer. Vous savez que certains théâtres en France ont refusé d'accueillir le spectacle juste parce que le mot "clitoris" y était prononcé? La scène d'ouverture, où on découvre *Jocaste* et Œdipe en amants fous, est aussi assez surprenante. Une femme d'âge mûr avec un homme beaucoup plus jeune, n'est pas une image qu'on voit souvent. »

On peut affirmer que le portait échappe au manichéisme, qu'il laisse apparaître les contradictions d'un personnage que la vie a mis à rude épreuve, qu'il fait entendre son humanité, son courage et son désespoir. « La pièce que j'ai écrite n'est pas du tout une apologie pure et simple de *Jocaste*, tient à préciser Huston. *Jocaste* est extrême, excessive, elle va parfois trop loin. Il lui

arrive de faire feu de tout bois. Elle finit même par utiliser des arguments délirants quand elle comprend qu'elle va perdre l'homme qu'elle aime. Cette démesure, c'est en partie ce qui la rend si intéressante. »

coproduction du Théâtre du Nouveau Monde et du Théâtre de la Bordée présentée au TNM du 5 au 30 mars 2013.

L'auteure et la metteure en scène discuteront autour de la pièce le lundi 11 mars à 19h30 à l'Université de Montréal (3200, rue Jean-Brillant).

Collaborateur
Le Devoir

JOCASTE REINE
Texte: Nancy Huston. Mise en scène: Lorraine Pintal. Une

Voilà Des extraits de *Jocaste reine*. ledevoir.com/culture/theatre

Un roman à l'automne, bilingue de surcroît...

En mai dernier paraissait *Reflets dans un œil d'homme*, un essai sur la photographie et le féminisme dans lequel Nancy Huston remet en cause la construction sociale des rôles sexuels. Le livre a depuis fait couler beaucoup d'encre. Or, depuis le magnifique *Infrarouge*, paru en 2010, les amateurs des romans de l'écrivaine n'ont rien eu à se mettre sous la dent. L'attente tire à sa fin, le prochain devant paraître en France en septembre 2013. « Il s'appelle *Danse noire*, révèle l'auteure. Je peux vous dire qu'il se passe en Irlande, au Québec et au Brésil et qu'il est bilingue! C'est-à-dire qu'il y a des conversations qui se déroulent véritablement en français

et en anglais entre des gens qui comprennent plus ou moins l'autre langue. Je me sers de ça comme d'un moteur d'humour, et parfois aussi comme une source d'angoisse. Je ne sais pas pourquoi la littérature, sous prétexte qu'elle est faite de mots, s'interdit d'aborder ce problème, alors que le cinéma et le théâtre le font aisément à l'aide des sous-titres. Je me rends compte que ce n'est pas évident à accomplir, mais il fallait que je relève ce défi, ne serait-ce que parce qu'il y a des millions de gens dans le monde qui ont deux langues dans la tête ou qui, déplacés, exilés ou réfugiés, ont de la difficulté à comprendre la langue qui les entoure. »



« *Jocaste reine* a l'ampleur et le souffle des classiques, la vivacité et l'audace d'une œuvre au temps présent. »

LE DEVOIR, MARS 2012

«... prestation magistrale des comédiens, parmi lesquels la grande Louise Marleau, superbes costumes et éclairages dans un décor dépouillé, musique en direct distillant une aura à la fois mystérieuse et sacrée. Somptueux. »

VOIR QUÉBEC, MARS 2012

«... Louise Marleau prouve encore une fois l'immensité de son talent. La distribution est impeccable, comme la direction d'acteurs. »

LE JOURNAL DE QUÉBEC, MARS 2012

«... un hymne à la féminité. »

LE SOLEIL, MARS 2012

DE NANCY HUSTON MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL
AVEC HUGUES FRENETTE / CLAIRE GIGNAC / MARYSE LAPIERRE / MARIANNE MARCEAU
LOUISE MARLEAU / MONIQUE MERCURE / JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE / HUBERT PROULX
ÉRIC ROBIDOUX COPRODUCTION THÉÂTRE DE LA BORDÉE / THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

À L'AFFICHE DÈS MARDI! / TNM.QC.CA / 514.866.8668



4 SOUS LES MORB(Y)DES

5 mars au 23 mars
Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de La Bataille

Texte Sébastien David
Mise en scène Gaëtan Paré
Avec Sébastien David, Julie de Lafrenière et Kathleen Fortin
Concepteurs Angelo Barsotti, Linda Brunelle, Mylène Chabrol, Catherine Comeau, Claude Cournoyer, Josianne Dicaire et Olivier Gaudet-Savard

BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

La Bataille, DUBO, LE DEVOIR, artv, ÉMILIE FORTIN CULTUREL

CULTURE › THÉÂTRE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le texte de Sébastien David s'inscrit dans le prolongement du premier, le remarqué *En attendant Gaudreault précédé de Ta yeule Kathleen*.

Sébastien David ausculte les corps atypiques

Le jeune auteur prend ses distances du réalisme avec *Les morb(y)des*, un texte teinté de poésie et de fantastique

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Sébastien David entame une résidence de trois ans au Théâtre de Quat'Sous avec *Les morb(y)des*, sa deuxième pièce. Le texte, qui s'inscrit dans le droit prolongement du premier, le remarqué et remarquable *En attendant Gaudreault précédé de Ta yeule Kathleen*, a été écrit pour deux comédiennes tout en rondeurs, Julie de Lafrenière et Kathleen Fortin. C'est Gaétan Paré, de retour au théâtre de l'avenue des Pins après avoir créé *Faire des enfants*, la pièce d'Eric Noël, qui signe la mise en scène.

«J'ai écrit cette pièce à partir de l'image de Julie et Kathleen, précise Sébastien David, et non pas en m'inspirant de leurs vies ou de leurs histoires. Je n'ai même pas discuté de la question du corps avec elles. Je trouvais ça important de ne pas le faire. En fait, je n'ai pas un seul instant eu l'intention d'écrire à propos de

l'obésité. Ce qui m'intéressait, c'était le défi qui se pose à ceux qui vivent avec un corps atypique. Cette fois, j'ai pu écrire dans la plus grande liberté, en renonçant souvent à réfléchir à des solutions scéniques et en m'éloignant plus encore qu'auparavant de toute forme de psychologisme. À cause de sa capacité à prendre des risques, à cause de son esthétique forte, et de l'aspect franchement visuel de son travail, je savais que Gaétan était la bonne personne pour mettre en scène cette pièce. Je savais qu'il allait grandement bonifier l'expérience, magnifier les situations.»

L'auteur résume ainsi l'intrigue de sa pièce: «Dans un demi-sous-sol de l'est de la ville, deux sœurs vivent ensemble alors qu'elles n'ont rien en commun, si ce n'est la lourdeur de leur corps obèse. Stéphane lutte contre l'inertie sur un vélo stationnaire alors que Sa Sœur [c'est le nom du personnage] reste évachée devant la télévision. Dehors, dans les ruelles, des corps de prostituées

sont retrouvés charcutés. Ces meurtres, ainsi qu'une étrange communauté virtuelle, un scout énigmatique et un chanteur populaire, viendront bouleverser leur vie immobile.» On peut difficilement en dire plus sans en dire trop. Rappelons simplement que la réalité est plus compliquée qu'elle en a l'air et la vérité, rarement unique.

Réalisme poétique

Pour ainsi dire affranchi des préoccupations de la mise en scène, Sébastien David s'est donné la permission d'insuffler une plus grande part de poésie, pour ne pas dire de fantastique, au réalisme qui lui est normalement si cher. «J'ai vite compris que c'était la forme qui servirait le mieux mon propos, précise l'auteur. Autrement dit, c'est ma réflexion sur la perception du corps, la nôtre aussi bien que celle des autres, qui m'a entraîné dans ces zones plus symboliques. Je dois admettre que je n'ai pas lutté très fort, parce que tout en étant attaché au réalisme, affaibli à dépeindre un milieu populaire, à donner une voix à ceux qui n'en ont pas, j'adore aussi quand la théâtralité est exacerbée, quand on quitte le domaine du plausible.»

La langue que David donne à ses personnages est remplie d'humour, une savoureuse dérision qui offre le moment venu un redoutable levier au tragique. Bien qu'elle soit malade, atrophiée, constellée de références à certains des plus abru-

tissants emblèmes de notre culture populaire, la parole semble toujours en quête de beauté. Comme si elle cherchait à traduire dans son rythme et son lexique un rapport au monde, une condition humaine, l'inertie et le mouvement, la détresse en même temps que l'aspiration à quelque chose de plus grand.

«La pièce a quelque chose de pessimiste, reconnaît l'auteur. Plus que la précédente en tout cas. Mais il y a des tas de paradoxes dans l'histoire de ces deux filles qui peinent à trouver une place pour leurs corps dans l'univers. Il y a de l'ombre, de l'horreur même, mais je pense qu'il y a aussi de la lumière. Elles passent sous nos yeux par différentes étapes qui vont de la haine de soi à la sublimation. Elles veulent vivre, être touchées, qu'on entre en contact avec elles, réellement ou virtuellement, que ce soit par l'intermédiaire d'un ordinateur, d'une télévision ou même d'un couteau. On peut dire en somme que la pièce se déroule dans le décalage entre le corps et l'esprit, un décalage avec lequel on doit tous composer, et ce peu importe notre indice de masse corporelle.»

Collaborateur
Le Devoir

LES MORB(Y)DES

Texte: Sébastien David. Mise en scène: Gaétan Paré. Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de La Bataille présentée au Théâtre de Quat'Sous du 5 au 23 mars 2013.

CIRQUE

Mon frère, mon miroir

Mi Otro Yo, ou quand l'art de la piste rencontre celui du trompe-l'œil

ISABELLE PARÉ

Pas toujours simple de faire bon ménage avec soi-même. Encore moins quand ce moi se dédouble, joue les pêcheurs de tourner en rond et trompe la réalité. Les jumeaux de la compagnie Doble Mandoble sont passés maîtres dans le dédoublement de personnalités dans *Mi Otro Yo*, une variation sur la gémellité et l'indicible réalité d'être... deux.

Belle entrée en matière pour des faiseurs d'illusions que de se présenter en double. Le hasard a bien fait les choses et les chromosomes se sont chargés de tout cela pour Luis et Miguel Cordoba, des jumeaux circassiens qui ont choisi d'exploiter leur ressemblance pour mêler l'art de la piste à celui du trompe-l'œil. Avec *Mi Otro Yo* (Mon autre moi), Doble Mandoble posera pour la première fois ses malles à la Tohu

théâtre et le cirque que les effets visuels», explique Luis.

Les effets, de fait, sont bien plus que visuels. Les ressemblances et les effets miroirs créés par les jumeaux sont porteurs de métaphores poétiques, parfois clownesques, sur cette duplicité perpétuelle, par moments lourde à porter. Dans cet identitaire *Mi Otro Yo*, l'enfer, ce n'est pas seulement l'autre. C'est aussi soi-même. «On joue avec la notion de dualité, on met notre ressemblance au service du spectacle. La complicité des jumeaux qui s'entendent du simple coin de l'œil nous aide beaucoup à créer des illusions. Il s'agit en fait plus d'effets visuels que de magie, mais le but est de berner les perceptions du public», précise l'un des deux frères.

La paire carbone joue les faux siamois dans un grand par-dessus, multiplie les tours de passe-passe et joue à cache-cache

dans un décor de puzzle, à panneaux coulissants. Sans texte, le tout prend parfois l'allure d'une chorégraphie de danse contact, tantôt d'un pastiche de numéro de magicien doublé de son assistante nunuche, ou de drôles de saynètes où un poulet de plastique joue le troisième larron.

Les jumeaux déclinent leurs variations sur la gémellité sur une bande musicale hétéroclite et touffue qui combine le piano de Brahms, la voix grasse de Louis Armstrong et le rock de Radio Head. Bref, rien de banal pour un spectacle destiné à un public familial, de 3 à 77 ans. Les deux loustics, qui ont tourné avec succès en Belgique, en France, en Espagne, en Allemagne, en Suède et en Norvège, prendront l'affiche tous les après-midi et les soirs pendant la relâche. Une raison de plus pour éviter le remâché souvent réservé aux tout-petits pendant le répit scolaire public et faire un détour du côté de chez ces deux Moi.

Le Devoir

MI OTRO YO

Compagnie Doble Mandoble
Du 5 au 10 mars, représentations à 14 h et à 17 h 30
À la Tohu

D Voir aussi • Une vidéo de *Mi Otro Yo*. ledevoir.com/culture/cirque

LE NTE PRÉSENTE
L'HISTOIRE RÉVÉLÉE DU CANADA FRANÇAIS
1608 → 1998 VOLET 2

LES CHEMINS QUI MARCHENT

Texte: ALEXIS MARTIN
Mise en scène: DANIEL BRIÈRE

Avec GARY BOUDREAU, STEVE LAPLANTE, PIERRE-ANTOINE LASNIER, ALEXIS MARTIN, FRANÇOIS PAPINEAU, DOMINIQUE PÉTIN, CARL POLQUIN et MARIE-ÈVE TRUDEL

26 FÉVRIER → 28 MARS 2013

1945 rue Fullum, Montréal
Réservations: 514 521-4191
www.nte.qc.ca
Tarifs en prévente: 20\$, 22\$, 24\$

Espace Libre Frontenac LE DEVOIR

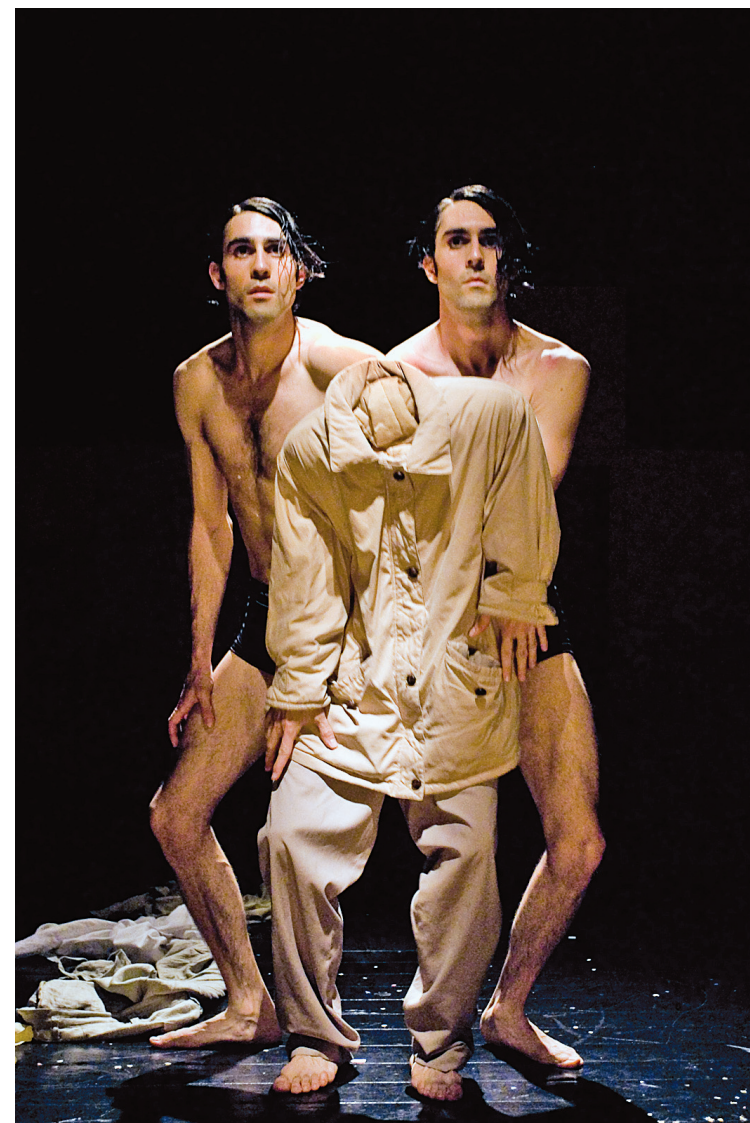
USINE ©
514 521-4493 | USINE-C.COM

26 FÉV → 16 MARS
LES HIVERS DE GRÂCE
DE HENRY DAVID THOREAU

DE DENIS LAVALOU AVEC JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD, DENIS LAVALOU & MARCEL POMERLO

Une célébration de la pensée du philosophe américain qui a inspiré Gandhi, Luther King, Kerouac et David Suzuki.

© ANIMAGES CONTEMPORAINES / ÉRIC LÉVESQUE



MI OTRO YO, une variation sur la gémellité et l'indicible réalité d'être... deux.

DOBLE MANDOBLE

CULTURE › DANSE

Accuser le choc du désenchantement contemporain avec T.R.A.S.H.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Avec un nom pareil, pas le choix de s'assumer. La compagnie de danse T.R.A.S.H., issue de la scène rock underground néerlandaise, vient secouer les planches de Montréal avec deux courtes pièces conçues autour des relations entre un homme et une femme.

Un frère et une sœur cherchent la terre promise, quête qui vire au cauchemar dans *Enchanted Room*; un couple se bute à l'incommunicabilité de ses désirs dans *T + Bernadette*. Ce parcours de l'innocence au désenchantement, emblématique de T.R.A.S.H., et heureusement perméable à l'humour, vient d'une vision du monde pleine de chaos et d'incertitude.

«On vit dans une période sombre où l'identité n'existe plus vraiment; nous sommes des individus très fragmentés, explique la directrice artistique et chorégraphe Kristel van Issum, sur un ton plus réaliste que désespéré. Dans un sens, le monde devient plus transparent, on peut communiquer avec toutes les régions du monde, mais il devient aussi plus complexe; on assiste à des événements de loin et on ne peut rien faire. Il y a beaucoup d'anxiété liée au changement. Et un vide, avec lequel on doit vivre.» D'où les frénetiques changements de costumes et de perruques...

On n'avait pas vu d'artiste de ce coin de pays depuis la venue d'Emio Greco en 2005. Sur les extraits vidéo, le travail de la troupe T.R.A.S.H. se rapproche d'un théâtre très physique. Mais loin du texte cohérent, les mots sonnent davantage comme des notes musicales ou des textures émotives à explorer.

La danse sous haute tension forme d'ailleurs un tout indissociable avec la musique et la scénographie, les trois composantes fondatrices de la compagnie formée en 2001 par Van Issum et le chorégraphe Guilherme Miotto, le compositeur Arthur van der Kuip et le scénographe Paul van Weert. «On travaille avec différentes disciplines, le corps est une partie du spectacle, où résonnent différents champs d'action, d'idées et d'émotions», indique Kristel van Issum, qui insiste toutefois sur les qualités kinétiques particulières du corps, excavées et sculptées au fil des improvisations.

«Je travaille beaucoup avec la personnalité des danseurs; ils amènent leur bagage, leur uni-

vers, et on voit où on se rencontre, explique celle qui a étudié en sciences et en dramaturgie, avant de se tourner vers les corps dansants. J'essaie de libérer leur imagination pour ne pas se limiter à des anecdotes biographiques. Après, je sculpte le matériel, je cherche le sous-texte pour lier tous les éléments.»

Polyphonies

Débridée parfois jusqu'à l'absurde, la danse dialogue avec des musiques d'inspiration classique livrées en direct sur scène. «De ce contraste et cette opposition naît beaucoup d'énergie», rapporte au Devoir le compositeur Arthur van der Kuip, qui a signé une partition pour violoncelle dans *T + Bernadette*. Mettre une musique plus chaotique ou agressive sur le style de Kristel n'aurait pas du tout le même impact.» Trop, c'est comme pas assez...

Dans *Enchanted Room*, le compositeur s'est tourné vers les chants polyphoniques interprétés sur scène par un baryton et une soprano. «Il y a vraiment eu une riche culture de la polyphonie aux Pays-Bas, poursuit le compositeur. Ce tournant entre le Moyen Âge et la période baroque est très intéressant», raconte celui qui écoute beaucoup de musiques venues de pays de l'est de l'Europe, assis entre l'Occident et l'Orient, comme la Bulgarie, par exemple. «Dans l'Ouest, on utilise surtout des rythmes en 3/4 ou en 4/4, plus constants, alors que les rythmes irréguliers de l'Est sont fascinants, surtout en danse, on sent une pulsation plus qu'un rythme, ça flotte davantage.»

Ce qui fait que danse et musique sont particulièrement imbriquées dans *Enchanted Room*, cochorégraphié en 2010 avec Miotto, alors qu'ils dialoguent davantage dans *T + Bernadette*. Autre comparatif, selon Kristel van Issum: le premier duo est plus figuratif tandis que le second tend vers l'expressionnisme abstrait. Pour une peinture vivante et mouvante de chair et de tourments contemporains.

Le Devoir

ENCHANTED ROOM ET T + BERNADETTE
De la compagnie T.R.A.S.H., du 5 au 9 mars à la Cinquième Salle de la Place des Arts.

D Voir Des extraits des deux courtes pièces de la compagnie T.R.A.S.H.
ledevoir.com/culture/danse



Débridée parfois jusqu'à l'absurde, la danse dialogue avec des musiques d'inspiration classique livrées en direct sur scène. Ci-dessus, Oona Doherty.

ÉTUDE

Danseur jusque dans ses gènes

FRÉDÉRIQUE DOYON

Béat devant la force d'évocation des danseurs, on soupçonnait déjà qu'ils formaient une classe à part. Voilà que la science le confirme.

Comme les athlètes ou les musiciens, les danseurs se distinguent génétiquement du reste de la population. Un chercheur de l'Université hébraïque de Jérusalem a trouvé des différences importantes dans l'expression de deux gènes clés de leur ADN: ceux responsables d'activer le neurotransmetteur de sérotonine et le récepteur de vasopressine 1a. Le fruit de ses recherches est publié dans la revue scientifique *PLoS Genetics*.

La sérotonine est notamment impliquée dans l'atteinte d'états altérés et spirituels, entre autres comportements, selon l'équipe de recherche. La vasopressine module le besoin de contact social et de communication. Les deux éléments sont reconnus pour leur rôle dans l'activité millénaire de danser.

Dans les deux cas, les 85 danseurs et étudiants en danse soumis à l'étude ont révélé des résultats plus élevés que le groupe de 91 athlètes et le groupe de 872 non-danseurs/non-athlètes ayant également suivi les mêmes tests.

En combinant et analysant les résultats, le chercheur Richard P. Ebstein, du département de psychologie de l'Université hébraïque de Jérusalem, conclut que les danseurs présentent des caractéristiques génétiques et des traits de personnalité qui leur sont propres.

Ces qualités s'expriment avec plus de force chez les danseurs que dans le reste de la population: un sens élevé de la communication et une personnalité plus encline à la spiritualité.

L'équipe rappelle que peu de chercheurs se sont penchés sur l'étude de la danse d'un point de vue neuroscientifique ou génétique, malgré son omniprésence à travers les époques et les cultures.

Le Devoir

TRADITION
LA VENGEANCE DE LA vie conjugale LA FOI INÉDIT

mommy

ARTS MÉTIERS
100 ANS D'EXPERIENCE
NOSTALGIA
c'est plus pur
le monde d'aujourd'hui
LE MARIAGE divorce
Pépère

LA MESSÉ
ASPI

en terre ment
l'extrême-onction
LA VIE RUDE

«À ne pas oublier, sous le couvert de l'absurde, [MOMMY] est définitivement politisée. Elle nous présente un Québec souffrant d'une grave crise d'identité, aux prises avec des chefs qui tardent à se renouveler et un conflit générationnel imminent.»
—Ariane Cloutier, ma mère était hipster.com

«Quand tu te demandes jusqu'où le théâtre peut aller, dis-toi que MOMMY va plus loin.» —Vickie Lemelin-Goulet, lesmeconnus.net

COMPLÈT LES 5, 6, 7 MARS

JUSQU'AU 9 MARS 2013
Mardi au vendredi à 20h
Samedi à 16h

Avec **OLIVIER CHOINIÈRE, STÉPHANE CRÊTE, GUILLERMINA KERWIN, JEAN-FRANÇOIS NADEAU, FANNY RAINVILLE, GUILLAUME TREMBLAY + DJ NAES**

Texte, musique, mise en scène **Olivier Choinière** Co-mise en scène **Alexia Bürger**
Conception sonore **Philippe Brault** Éclairages **Erwann Bernard** Costumes, accessoires et espace **Elen Ewing** Sonorisateur **Hugo Trépanier** Assistance à la mise en scène et régie **Marie-Aube St-Amant Duplessis**

Une production de **L'ACTIVITÉ**

SUPPLÉMENTAIRES LES 14 et 15 MARS

AUX ZÉCURIES 7285, rue Chabot, Montréal **Fabre**
514 328-7437 auxecuries.com

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal
Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts
Conseil des arts de Montréal
Télé-Québec
LE DEVOIR

LA LICORNE
direction artistique **LA MANUFACTURE** présente

YELLOW MOON

LA BALLADE DE LEILA ET LEE

«Une production saisissante (...)
Le type de pièce qui vous garde rivé à votre siège pendant ses 90 minutes.»
—The Gazette

«Le Théâtre de La Manufacture a très très bien réussi! (...) Allez faire un tour, ça vaut le détour!»
—Désautels, SRC

«Yellow Moon possède tous les ingrédients d'une grande équipée romantique»
—La Presse

DU 5 AU 23 MARS

TEXTE **DAVID GREIG** TRADUCTION **MARYSE WARD** MISE EN SCÈNE **SYLVAIN BÉLANGER**
AVEC **DENIS BERNARD + SYLVIE DE MORAIS + BENOÎT DROUIN-GERMAIN + MONIQUE SPAZIANI**

4559, avenue Papineau, Montréal / Billetterie: 514 523-2246 / www.theatrelalicornemontreal.com

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts
Conseil des arts de Montréal
Télé-Québec
LE DEVOIR

CULTURE › TÉLÉVISION

Beautés espérées

Pourquoi les pétards explosent-ils de plus en plus à la télé ?

STÉPHANE
BAILLARGEON

Le reporter culturel de la télé de Radio-Canada (RC) Claude Deschênes a annoncé sa retraite prochaine cette semaine sur un réseau social en ligne. Il a évoqué ses 33 années de service et en même temps déploré que, « depuis quelque temps, l'espace accordé à la culture a rétréci », ajoutant qu'il se sentait « à l'étroit dans ce nouveau contexte » et que sa passion n'avait « plus de place pour s'exprimer ».

Beau sujet. D'autant plus que la couverture culturelle dans les médias se résume souvent à de la plogue ou à de la critique. On y reviendra.

Ce départ cache un autre beau sujet, justement à propos des beaux sujets qui s'activent dans ce secteur spécialisé du journalisme télévisé. On n'y retrouve à peu près que des femmes, et même que de très belles femmes, toutes compétentes, talentueuses, diplômées et cultivées, on s'entend, mais qui semblent toutes ou presque sorties d'un magazine de mode. Le modèle s'étend partout, de RC à TVA, de V à Artv, des émissions généralistes du matin aux productions hyperpointues sur la littérature ou le cinéma.

Alors, pourquoi? Pourquoi faut-il ressembler à un mannequin ou en adopter le look pour couvrir les arts et la culture à la télé? La question osée se pose, même et surtout à l'approche du 8 mars, Journée internationale de la femme.

« La beauté et encore plus la beauté à la télé, ce n'est quand

même pas un sujet banal », remarque Marjette Julien, professeure à l'École supérieure de mode de Montréal de l'UQAM, directrice du Groupe de recherche sur l'apparence (GRAP), spécialiste de la médiatisation du corps et de l'image. « On le voit depuis plusieurs années et c'est de plus en plus marqué au petit écran, mais un peu partout aussi: il y a indéniablement des critères de beauté, des standards de l'esthétique corporelle, rattachés à certains métiers. Cette prime à la beauté semble particulièrement prégnante dans le milieu du journalisme culturel et des arts, où il y a une différence entre l'image des femmes et celle des hommes reporters. »

C'est qu'il reste encore quelques mâles dans le secteur. L'émission *District V* établit la parité devant la caméra, avec Herby Moreau et Alexandre Champagne pour accompagner Isabelle Ménard et Maripier Morin. Seulement, là encore, les deux femmes, toutes deux douées et parfaitement à leur place, n'ont vraisemblablement pas été choisies parce qu'elles abuseraient de leur droit à la laideur. M^{me} Morin s'est d'abord fait remarquer comme mannequin teneur de valise à l'émission *Le banquier*, un jeu bling bling entièrement bâti autour des sparages des concurrents, du plumage des beautés et de l'appât du gain.

« Il faut se rappeler qu'on est dans un monde marchand, poursuit la professeure Julien. La télé vit en partie de la publicité et il y a un fondement mercantile dans une chronique culturelle, en ce sens qu'on annonce des spectacles et qu'on incite les gens à acheter des pro-



Émilie Besse, journaliste française, animatrice de L'édition spéciale de Canal +, a étudié la littérature à la Sorbonne et détient une maîtrise en lettres modernes.

duits. Or l'acte d'achat et la beauté, dans un sens large englobant les êtres et les choses, sont liés. Il n'y a pas d'achat sans désir. Dans ce contexte général, tous les détails entrent en ligne de compte, y compris l'image du reporter qui fait son travail de journaliste. Ce qui explique finalement pourquoi il y a de plus en plus de femmes dans certains domaines précis. Elles servent l'esthétisation à outrance de l'image pour faire vendre le produit, pour attirer l'attention sur une émission plutôt qu'une autre. Bref, elles deviennent elles-mêmes des produits de consommation. »

La choséification des êtres

Évidemment, le souci de la beauté semble universel et chaque société établit des règles pour en juger. La nôtre, hypermédiatique, relaie les siennes propres, ici comme ailleurs, le Québec ne détenant pas le monopole de la faveur à la splendeur. Mariette Julien, coauteure de *L'éthique de la mode féminine* (PUF, 2010), allonge les critères proposés et imposés par les médias pour formater le corps idéal. Cette leçon vaut alors pour la plupart des médias et des émissions et pas seulement les productions culturelles où la tendance s'affiche peut-être avec un peu plus de force.

« Dans notre société de consommation, chacun juge le produit à son emballage, dit la pro du paraître. Le philosophe Jean Beaudrillard remarquait déjà que les rapports aux choses sont maintenant transposés aux êtres. Le packaging touche tout le monde. Dans notre monde, l'intériorité se résume à l'extériorité. La profondeur, c'est celle de la peau. C'est très angoissant quand l'on vieillit. »

La première obligation du corps à l'ère de la dématérialisation médiatisée concerne le contrôle, la transformation, la soumission au modèle standard. La professeure pointe alors vers l'exemple typique de ces émissions de télé-réalité où les participants doivent perdre du poids. « Le contrôle est exigé pour le poids, mais aussi pour le poil ou l'âge, ajoute-t-elle. En plus, la publicité des produits esthétiques ou de la chirurgie nous répète qu'on peut apporter des changements réels à notre corps parce que nous aurions tous un devoir de beauté. Et le beau sexe soumis à cette obligation, c'est surtout le sexe féminin. Une femme est toujours évaluée sur son apparence, même si elle a un post-doctorat. »

A preuve: le magazine *Business Insider* vient de publier une liste des « scientifiques vi-

« [Les femmes] servent l'esthétisation à outrance de l'image pour faire vendre le produit, pour attirer l'attention sur une émission plutôt qu'une autre. Bref, elles deviennent elles-mêmes des produits de consommation. »

Mariette Julien, professeure à l'École supérieure de mode de Montréal de l'UQAM

vants les plus sexy », avec 50 nominations, dont une moitié de femmes Ph.D. La professeure Julien fait remarquer le look avantageux des chroniqueuses du *Code Chasteny* à Télé-Québec ou des animatrices des *Docteurs* de Radio-Canada. La prime au pétard semble explosé partout, bien au-delà des émissions culturelles.

La tyrannie de l'apparence

« Il ne faut pas se le cacher, poursuit M^{me} Julien, le look devient un critère d'embauche à la télé, au journal télévisé comme partout ailleurs dans la grille de programmation. Le look, c'est une manière de se publiciser à travers le corps. Ces femmes qu'on voit à l'écran, toutes diplômées, toutes

compétentes, répondent toutes à un certain standard et ça ne peut pas être un hasard. »

La spécialiste est même capable de dresser une liste de certains critères changeants d'une ère à l'autre. Le Moyen Âge prisait les petites bouches. Notre époque apprécie les sourires à 200%. « Maintenant, les femmes prennent la parole et la bouche fait partie du processus d'érotisation du corps de la femme. De la même manière, on aime maintenant les grandes femmes, signe d'une égalité, alors que dans l'histoire de l'humanité la faveur allait plutôt aux petites dames. Un président se pavanant avec une épouse plus grande que lui, comme le président Sarkozy avec Carla Bruni, c'était impensable il y a quelques décennies à peine. »

Les critères contemporains, valables de Vancouver à Vladivostok, s'enchaînent. Il faut être mince, avoir la chevelure épaisse et brillante, si possible de grands yeux, la peau lisse et impeccable, les pommettes hautes, les lèvres pulpeuses et généreuses, etc. « C'est le modèle américain, hollywoodien, celui qu'on a vu à la cérémonie des Oscar, note la spécialiste. Les chroniqueuses culturelles répondent à ces standards. Je suis certaine que ceux qui font passer les entrevues appliquent inconsciemment une sorte de grille. »

Évidemment, le crapaud est beau pour sa crapaudité, et vice versa. Tous les dégâts sont dans la nature. On semble en plein polythéisme, chacun choisissant le dieu beauté qui l'arrange. Seulement, cette apparence démocratie esthétique, celle du vêtement notamment, ne résiste pas vraiment à l'analyse, selon la professeure Julien. Elle remarque plutôt une sournoise tyrannie qui s'infiltrait partout, y compris dans les médias.

« Chacun pense se distinguer et pourtant tout le monde est pareil partout. On n'a qu'à voir dans les aéroports internationaux: à part la langue, presque plus rien ne distingue un voyageur d'un autre. »

D'où aussi l'impression juste de contempler des clones d'une chaîne à l'autre. D'où la même mise en scène du désir partout, y compris dans les émissions réputées les plus sérieuses.

« Il faut en plus annoncer le plaisir sexuel, attirer l'attention, conclut Mariette Julien. Être beau ou belle ne suffit plus. Il faut avoir l'air sexy dans le regard, la coiffure, l'habillement. Regardez les chaussures inspirées de l'univers sadomasochiste que l'on voit partout, avec ces stilettos très, très hauts. Quand on voit une animatrice de plain-pied, on remarque que les chaussures reproduisent ce modèle. Tout le monde est pris dans cet engrenage de l'apparence, même les animatrices les plus sérieuses. Nous vivons sous une tyrannie de l'apparence et les médias contribuent énormément à la maintenir. »

Le Devoir

DU 12 AU 16 MARS À 20 H / STUDIO
160 PLACES SEULEMENT« RIEN N'EST ÉTERNEL,
TOUT S'ARRÊTE,
IL N'Y A QUE LES ANGES »

BILLETS 35 \$

Texte : Lars Norén
Distribution : Christian Lapointe
Production : Sibyllines

LE 20 NOVEMBRE

Un spectacle percutant mis en scène par Brigitte Haentjens

THÉÂTRE FRANÇAIS
REVISITÉ PAR Brigitte Haentjens
SAISON 2012/2013
CNA-NAC.CA/TFticketmaster.ca
1-888-991-2787 (ARTS)TARIFS DE GROUPE
613-947-7000 X384CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRERIZZ
ARTS

LE DEVOIR

LeDroit

PHOTO : MICK MACDONALD

BÉLANGER

SUITE DE LA PAGE E 1

décodé, qui ose énoncer quelques vérités fondamentales. Dans *Pour être heureux*: « Je n'ai pas besoin / Du bonheur pour être heureux ». Dans *Chacun pour soi*: « Mais chacun veut s'en sortir pour lui-même / Chacun veut s'en sortir aimé / Moi le premier ». Dans *Avec mes amis*: « Avec mes amis, je ne suis jamais seul ». Et quand il a de la peine, c'est sans appel. Dans *Traverse-moi*, la seule balade, la *Love Me Tender* du disque, il est poignant: « Viens me sortir d'ma cellule / Aime-moi comme l'eau fait fleurir / Viens me déployer, je suis tout seul / Traverse-moi ». Direct à ce point-là.

Panoramiques variantes

Sa sorte de rockabilly, parfaitement authentique à la base, se décline néanmoins en distrayantes et panoramiques

variantes. Si *Je poursuis mon bonheur* est rockabilly-by-the-book, *Auprès de toi* est éminemment western des plaines façon Willie Lamothe première époque (avec vocalises haut perchées à la Slim Whitman), et la magnifique *Chacun pour soi* a pour décor de somptueuses cordes manière Owen Bradley 1960, enregistrées par le fameux Carl Marsh à Nashville même. Référence Patsy Cline et Brenda Lee. « Quand tu dis Owen Bradley à Michel Dagenais, il capote comme moi si tu me parles de George Martin avec les Beatles. Moi, je ne savais pas qui était Owen Bradley, mais j'avais entendu sans le savoir ses productions. Brenda Lee, c'est une idole pour moi. Mes parents, mes moncles, ça faisait jouer du Brenda Lee dans les partys de Noël. Et le son des disques de Brenda Lee, c'était Owen Bradley. Même *kd lang*, je l'ai appris depuis, a enregistré avec lui. »

Du rockabilly, donc, mais avec les satellites autour de

Sun Records: western swing, chansons de feu de camp, jungle beat. « Je ne me suis pas privé. Je ne suis pas entré en religion rockabilly. J'ai fait de la chanson avec des paramètres différents, un album très masculin, très libre aussi. C'est le mot-clé: liberté. Oui, mes racines sont folk, mais tout est permis. En ce moment, je trouve que les artistes de chanson se libèrent, cessent de vouloir faire le club, comme on dit au hockey. Le club de ceux qui passent à la radio. C'est comme si on avait compris que, radio pas radio, grosses ventes ou pas grosses ventes, faut que le party continue pareil... »

Le Devoir

CHIC DE VILLE
Daniel Bélanger
AudiogramÉcouter la pièce de Daniel Bélanger, *Chacun pour soi*. ledevoir.com/culture/musique

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Mort d'un homme, naissance d'un compositeur

L'Opéra de Montréal met à l'affiche son pari de l'année: *Dead Man Walking*, de l'Américain Jake Heggie

CHRISTOPHE HUSS

Samedi prochain, l'Opéra de Montréal met à l'affiche son pari de l'année: un opéra contemporain, *Dead Man Walking*, de l'Américain Jake Heggie, créé en 2000 à San Francisco.

Sur ce coup, on peut juger que l'Opéra de Montréal a tout juste! La balle est désormais dans le camp du public mélomane de Montréal, habituellement frileux et timoré, qui devra montrer qu'il peut suivre cette proposition artistique audacieuse autant que le public de Québec, qui a rempli le Grand Théâtre pour *La tempête* de Thomas Adès, l'été dernier.

L'Opéra de Montréal ne ménage pas ses efforts pour glaner de nouveaux spectateurs. Depuis l'annonce de la programmation de *Dead Man Walking*, d'après le récit de sœur Helen Prejean, les appels du pied se font moins en direction des amateurs de musique que de tous ceux qui peuvent être humainement interpellés par ce vibrant plaidoyer contre la peine de mort. Sœur Prejean a même fait le voyage de Montréal pour la cause. Sont aussi interpellés les cinéphiles, qui n'ont pas oublié l'adaptation de Tim Robbins (1995) avec Sean Penn et Susan Sarandon, qui valut à cette dernière l'Oscar de la meilleure actrice.

Rédemption

L'histoire est celle de la rencontre humaine marquante entre un assassin et une religieuse, visiteuse de prison. Le meurtrier s'appelle Joseph De Rocher. Condamné à mort, il est en attente d'être exécuté. Sœur Helen deviendra son guide spirituel. L'opéra accompagne l'évolution de cet homme arrogant, qui refuse d'assumer sa responsabilité et de reconnaître sa culpabilité. Au fil des rencontres avec sœur Helen et à l'approche de



KAREN ALMOND

Le style musical de Jake Heggie, très abordable, mélange de nombreuses influences.

la mort, Joseph trouvera *in extremis* un chemin vers la rédemption. Juste avant de mourir, il adressera à sœur Helen ses derniers mots: «*Je vous aime.*»

L'adaptation lyrique de l'histoire vécue par Helen Prejean a été réalisée par le dramaturge Terrence McNally (*Les*

leçons de Maria Callas) et le compositeur Jake Heggie pour l'Opéra de San Francisco: «*San Francisco voulait une comédie pour le millénaire, raconte Jake Heggie au Devoir. Mais quand j'ai rencontré Terrence McNally, il était clair qu'il voulait traiter un grand drame américain, un sujet qui soit américain et universel, contemporain et hors du temps, avec des personnages marquants et des situations claires. McNally a avancé l'idée de Dead Man Walking et dans l'instant j'ai adhéré au projet, sans même y réfléchir: j'avais la chair de poule et j'ai entendu de la musique. Je savais que*

j'avais quelque chose à dire», nous confie le compositeur.

Le compositeur dramaturge

L'opéra contemporain puise de plus en plus dans les sujets de notre temps, certains de fond, comme *Dead Man Walking*, certains quasiment triviaux, comme *Anna Nicole*, opéra de Mark-Anthony Turnage, créé il y a deux ans au Covent Garden de Londres et puisant dans l'univers de la télé-réalité. Existe-t-il aux yeux de Jake Heggie des limites à la validité des sujets traités? «*Tout dépend de ce qui motive le librettiste et le compositeur, mais à mes yeux les règles d'or sont les suivantes: des personnages bien définis et un élément clé important dans chaque scène, où la musique peut soutenir le livret et porter l'histoire. Il faut aussi trouver une histoire qui va au-delà des seuls éléments narratifs et apporte quelque chose qui nous dépasse. Il m'apparaît important aussi qu'au bout du compte quelque chose ait changé: que l'œuvre parle d'une évolution ou d'une rédemption. L'événement qui transforme une situation tout en formant un exemple éducatif: ça, c'est un sujet d'opéra, quel que soit le contexte.*»

Le style musical de Heggie, très abordable, mélange de nombreuses influences. «*Le livret de Dead Man Walking requerrait le recours à divers types de musique. C'était mon premier opéra, j'avais 38 ans, mais les choses sont venues naturellement. Il y a des influences populaires — pop, jazz, rock —, le gospel et, du côté classique, indéniablement les Français — Debussy, Ravel, Poulenc — et les Américains — Gershwin, Barber, Bernstein, Sondheim, Menotti — de même que Britten.*»

Aux yeux de Heggie le com-

positeur doit être aussi dramaturge: «*Il doit avoir un sens du théâtre, de la scène, du timing, du développement des personnages. Le risque pour un compositeur aujourd'hui est de servir des paroles mais de ne pas composer une musique qui aide à raconter une histoire. Or la clé est là: la musique raconte l'histoire et sert le drame.*»

Jake Heggie n'a jamais eu de contact avec l'Opéra de Montréal: «*J'ai appris l'an passé qu'ils étaient intéressés.*» Il ne sera pas dans la métropole car il travaille en ce moment sur ses deux prochains opéras. «*Dead Man Walking a connu plus de 200 représentations et deux enregistrements exceptionnels. Les gens peuvent donc savoir à quoi ressemble l'opéra et où il va. Cela me place dans une position très confortable: celle de ne plus être essentiel au montage d'un spectacle. Je pourrais être mort et cet opéra pourrait vivre sans moi, maintenant.*»

Dans la production de *Dead Man Walking* à l'Opéra de Montréal, mise en scène par Alain Gauthier dans des décors et costumes de Harry Fehner, éclairés par Eric W. Champoux, les rôles principaux seront tenus par Allyson McHardy et Étienne Dupuis. L'Orchestre métropolitain et le Chœur de l'Opéra de Montréal seront placés sous la direction de Wayne Marshall.

Le Devoir

DEAD MAN WALKING

Opéra en 2 actes de Jake Heggie (né en 1961). Livret de Terrence McNally d'après le livre *La dernière marche* de sœur Helen Prejean. Créé au War Memorial Hall Opera House, San Francisco, le 7 octobre 2000. Production du Fort Worth Opera. Salle Wilfrid-Pelletier, les 9, 12, 14 et 16 mars 2013, 19h30. 514 842-2112

SAISON 2012-2013 PREMIER ACTE THÉÂTRE ÉMERGENT

LE BRAS CANADIEN et autres vanités

12 au 29 mars 2013 à 20h et
30 mars 2013 à 15h*

UNE PRODUCTION DES MIETTES DANS LA CABOCHÉ - compagnie théâtrale
UN TEXTE DE JEAN-PHILIPPE LEHOUX
DANS UNE MISE EN SCÈNE DE FABIEN CLOUTIER

* LA SCÉNOGRAPHIE DU SPECTACLE NE PERMET PAS AUX RETARDATAIRES D'ENTRER DANS LA SALLE LORSQUE LA REPRÉSENTATION EST COMMENCÉE.

PREMIERACTECA 870, AVENUE DE SALABERRY 418-643-8131

FESTIVAL INTERNATIONAL DE THÉÂTRE DE MARIONNETTES POUR ADULTES ET ENFANTS

PRÉSENTÉ PAR CASTELIERS EN COLLABORATION AVEC LE THÉÂTRE OUTREMONT

ÉMILIE RACINE THÉÂTRE INCLINE

8^e ÉDITION

LES TROIS JOURS DE CASTELIERS

7-10 mars 2013

THÉÂTRE DU MOUVEMENT

PAYS-BAS
FRANCE
LITUANIE
ÉCOSSE
ONTARIO
QUÉBEC

festival.casteliers.ca

BILLETTERIE THÉÂTRE OUTREMONT / 514.495.9944
RÉSEAU ADMISSION / 514.790.1245

LA VEILLÉE présente DU 26 FÉVRIER AU 23 MARS

Des COUTEAUX DANS les POULES

De David HARROWER

Mise en scène Catherine VIDAL
Traduction Jérôme HANKINS

Partenaire de production Hydro Québec

Avec Jean-François Casabonne, Stéphane Jacques et Isabelle Roy
Concepteurs Geneviève Lizotte, Alexandre Pilon-Guay, Francis Rossignol, Elen Ewing

THÉÂTRE PROSPERO

BILLETTERIE 514.526.6582
RÉSEAU ADMISSION 1855.790.1245
WWW.THEATREPROSPERO.COM

Pour rendre acceptable... l'inacceptable.

Fondation PalliAmi
C.P. 531, succursale C
Montréal (Québec) H2L 4K4
Téléphone (514) 890-8000,
poste 27434
Télécopieur (514) 412-7523

www.palliarni.org

CULTURE DE VISU

Les cris d'angoisse d'un pape de la bédé underground

Henriette Valium expose ses multiples facettes en galerie, une première en 35 ans de carrière

FABIEN DEGLISE

Le doigt est posé sur la vitre, au-dessus d'un assemblage de traits fins. La voix, elle, est fixée sur son objectif: donner un peu de sens au chaos. «Tu vois les lignes, là, en dessous de mon doigt? Imagine un espace d'un quart de pouce: c'est le visage de mon ex, en tout petit, juste là, avec deux yeux et la bouche. Et autour: c'est sa folie, représentée par les mouches. Ça m'a pris trois ans à faire ça. Il le fallait... pour évacuer.»

Bien nommée, l'œuvre *Le naufrage* dévoile depuis quelques jours toute sa complexité sur un mur blanc de l'Espace Robert Poulin à Montréal, une galerie d'art du centre-ville. Mais elle fait aussi un peu plus: pour quelques semaines encore, ce travail de moine vient — avec son obsession malade du détail pour former un tout, sa résonance avec les enluminures du Moyen Âge, tout comme l'angoisse et la douleur qui semblent s'en dégager — incarner l'univers torturé de Patrick Henley, alias Henriette Valium, maître incontesté de la bande dessinée underground de Montréal, et qui, pour la première fois en 35 ans de carrière, expose ses multiples facettes dans ce cadre un brin institutionnel qui ne lui ressemble guère.

L'exposition s'intitule *Habemus papam*, formule de circonstance empruntée au Vatican, comme pour mieux souligner la célébration de cet artiste atypique, élevé au rang de grand par des conclaves d'artistes et d'éditeurs ailleurs dans le monde, et dont les planches, les toiles et les collages invitent à l'adoration du détail, et surtout pas à l'indifférence. «Être dans une galerie, c'est une marche de plus», lance l'artiste rencontré cette semaine par *Le Devoir* sur les lieux de l'expo. «C'est aussi énorme pour moi, qui n'ai jamais vraiment eu de reconnaissance ici et qui en ai beaucoup souffert.»

Valium — c'est comme ça qu'on l'appelle parfois — a commencé à poser son regard inquiet sur le présent à partir des années 80, avec des bandes dessinées autoproduites, comme *Vagorbine 14* ou encore *1000 Rectum*,



Patrick Henley, alias Henriette Valium, est le maître incontesté de la bédé underground de Montréal.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Cœur de maman ou *Primitive Crétin* que la maison d'édition l'Association, en France, qui a publié les premières œuvres de Guy Delisle, a

décidé de réunir en quasi-intégrale en 2007. Signées Henriette Valium, ces histoires franchement dans la marge auraient aussi pu l'être

sous le nom d'Or-Feu-Lin, le pseudonyme que Patrick Henley aurait voulu avoir si on lui en avait donné le choix. «On m'a baptisé Henriette Valium dans un fanzine qui s'amusait à présenter les auteurs garçons en filles et inversement, dit-il. C'était dans les années 80. On trouvait ça drôle à l'époque. Le pseudo m'a collé. Il a été plus facile de le garder que de chercher à en prendre un autre.»

Or-Feu-Lin? «Je me suis toujours un peu senti comme ça sur le plan artistique», dit Valium: seul, méprisé, déconsidéré, et j'ai nourri beaucoup de ressentiment à cause de ça.»

Ceci explique cela, mais également cette impression de cri déchirant, torturé et plein d'anxiété qui émane de toutes les cases de ses planches, de chaque toile, de chaque assemblage qu'il a réalisés dans les dernières années, pas juste pour «évacuer» la douleur d'un naufrage amoureux, mais aussi pour commémorer les 10 ans du 11-Septembre, les deux ans de la mort de Michael Jackson ou, tout simplement, pour se débarrasser de la douleur causée par un reportage vu au *Téléjournal*. «Les nouvelles, ça m'angoisse», assène l'homme dans la cinquantaine. Alors, je dessine. La bédé, c'est pour construire mon angoisse, les tableaux, pour la déconstruire, mais dans l'ensemble, c'est surtout pour ne pas sombrer. Je l'ai toujours dit.»

À l'écouter, on a l'impression que l'équilibre est précaire. Il est aussi par moments, et paradoxalement, plein de lumière et de couleur, avec parfois cette petite teinte bleu poudre couleur Valium, un nom qui le décrit aussi bien qu'un amas de mouches décrit la psychose.

Le Devoir

HABEMUS PAPAM

Henriette Valium, Espace Robert Poulin, édifice Belgo, local 411. Jusqu'au 23 mars.

D Voir Des œuvres tirées de l'exposition *Habemus papam* à l'Espace Robert Poulin. ledevoir.com/culture/artsvisuels

Romany Eveleigh, entre les lignes

PAGES

Romany Eveleigh
Galerie Roger Bellemare
et galerie Christian Lambert,
372, Sainte-Catherine Ouest.
Espace 502.
Jusqu'au 16 mars.

MARIE-ÈVE CHARRON

Tout en discrétion, les œuvres de l'artiste Romany Eveleigh font en quelque sorte déjà partie de l'histoire. La série fut pour la première fois exposée en 1978 au centre Véhicule Art à Montréal puis, en 1986, à Rome (Italie), exposition pour laquelle le jeune philosophe Giorgio Agamben a écrit un texte.

Après avoir été laissées là-bas, et somme toute être tombées dans l'oubli, une partie de ces œuvres sont de retour ici et retrouvent sur les cimaises leurs semblables dans

une exposition qui ravive l'intérêt autour d'elles. Le faire minimaliste qu'elles épousent d'emblée, de même que le travail révélant les limites de la peinture en font un corpus emblématique des années 1970 qui se doit d'être connu. L'artiste a depuis poursuivi une pratique en peinture, des champs colorés abstraits sur des surfaces souvent carrées que traversent parfois des traits sommaires.

Illisibilité

Très homogènes, les œuvres se déclinent sur les murs en différents formats, se situant toutes à l'orée de la peinture et du dessin. Il s'agit d'application d'encre sur papier que l'artiste a ensuite marouflé sur une toile de lin laissée en partie visible. De petits cercles irréguliers, maintes fois tracés dans la matière de couleur

blanc sable, animent la surface de ces tableaux, redoublent leur planéité en s'agglutinant pour former des colonnes imprécises. Graphique, le geste en est un d'écriture, inventée il va s'en dire, et confine l'expérience à l'illisibilité.

Les toiles sont ainsi comparables à des pages sur lesquelles textes et marges structurent des plans. L'intervention graphique organise un motif de grille qui reprend vaguement la trame du support, la révèle par déphasage. Contrairement aux travaux de l'artiste allemande Hanne Darboven avec qui elles ont des parentés, les œuvres d'Eveleigh sont plus organiques, n'ont de systématique que l'apparence.

Par l'inscription répétée du geste de l'artiste sur les surfaces, la temporalité de l'exécution se fait sentir, tandis que la ressemblance de certains ta-

bleaux, particulièrement *P says P* (1977), avec d'anciens dispositifs d'écriture, tels l'écriture cunéiforme sur tablette ou le parchemin, évoque quant à elle un passé très lointain. Le fini cirieux et brut des toiles renforce cette impression que le temps a passé. D'ailleurs, l'encre sombre en arrière-plan pointe à certains endroits, composant ainsi un palimpseste.

Ailleurs, c'est à un journal que les œuvres font davantage penser, orientant ainsi un rapport plus étroit avec l'actualité. Comme le jeu libre des signes sur la surface des œuvres, ces références restent toutefois abstraites et non figées. Ces «Pages» (1973) sont toutefois bien d'écriture et de langage; l'artiste montre ces systèmes opaques, impénétrables, nullement transparents dans le rapport que supposément ils en-



GUY L'HEUREUX

La série fut pour la première fois exposée en 1978 au centre Véhicule Art à Montréal puis, en 1986, à Rome.

tiennent avec le réel dont ils ne révèlent finalement que la tentative absurde de le dire.

Par sa fragilité d'exécution, papiers déchirés et assemblés, l'œuvre *Manifesto* (1977) est un autre élément singulier de cette exposition. Aux petits cercles s'en ajoutent de plus grands, rouges, qui semblent

vouloir corriger, souligner et condamner, comme le veut la rhétorique du manifeste. De même aussi, pour peu qu'ils soient répétés et plus résistants, les cercles rouges projettent avec aplomb en avant.

Collaboratrice
Le Devoir

ISABELLE VAN GRIMDE
VAN GRIMDE CORPS SECRETS
LES GESTES
13, 14, 15 MARS 20 H / 16 MARS 16 H

CHORÉGRAPHE | ISABELLE VAN GRIMDE
DIRECTEUR MUSICAL | SEAN FERGUSON
SUR SCÈNE | SOPHIE BRETON, ELINOR FREY, MARJOLAINE LAMBERT
SOULA TROUGAKOS
CONCEPTEURS | PASCALE BASSANI, ELIOT BRITTON, SEAN FERGUSON
IAN HATTWICK, JOËL LAVOIE, JOSEPH MALLOCH, BRUNO RAFIE
MARLON SCHUMACHER, MARCELO WANDERLEY

CIR Centre interdisciplinaire de recherche
MMT en musique, médias et technologie

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

15^e
Saison 2012
2013

**DANSE
DANSE**

«[...] CORPS DE WALK EST UNE TRANSE,
UNE FUSION ET UNE EXPLOSION, UN DÉLIRE SENSIBLE
D'UNE POÉSIE SAUVAGE.» (scenekunst.no, Norvège)

CARTE BLANCHE
La compagnie nationale de danse contemporaine de Norvège

CORPS DE WALK
Sharon Eyal + Gai Behar

28 FÉV. 1. 2 MARS 2013
Théâtre Maisonneuve

dansedanse.net

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Une présentation

15^e
Saison 2012
2013

**DANSE
DANSE**

Place des Arts

«T.R.A.S.H. EST INFERNAL, SAUTE À LA GORGE ET FEND L'ÂME.»
(Brabants Dagblad, Tilburg)

T.R.A.S.H.
Guilherme Miotto + Kristel van Issum

ENCHANTED ROOM + T'BERNADETTE

5. 6. 7. 8. 9 MARS 2013
Cinquième Salle

dansedanse.net

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CULTURE DE VISU

À tâtons dans le réel

FAUX INDICES

Lynne Cohen
URANIBORG
 Laurent Grasso
 Musée d'art contemporain
 de Montréal, 185,
 rue Sainte-Catherine Ouest
 Jusqu'au 28 avril

JÉRÔME DELGADO

Entre le défilé de photographies de Lynne Cohen et le dédale de corridors de Laurent Grasso, il existe un océan de différences que le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) a osé rapprocher cet hiver. Il est surprenant, voire rassurant et même gratifiant, de constater la grande cohérence des expositions *Faux indices* de l'artiste montréalaise et *Uraniborg* de son confrère parisien.

Les images de Lynne Cohen, disposées l'une à la suite de l'autre dans trois salles, appellent à la contemplation, à un exercice proche de la méditation. Elles décrivent des espaces intérieurs, à la fonction ambiguë, qui révèlent, par la métaphore, une humanité fragile, ostracisée, désincarnée. Le projet qui a conduit Laurent Grasso à son expo la plus importante jamais présentée en Amérique du Nord, et présentée au Jeu de Paume de Paris en 2012, relève davantage de l'expérience immersive. Pour la vivre, il faut s'introduire dans l'œuvre, une installation composée de films, de peintures, de sculptures lumineuses, de livres rares, d'ambiances sonores, etc. Et de sombres corridors.

Cohérence et presque concordance au MACM : les univers de Cohen et de Grasso se suivent tout naturellement. Les deux, qui semblent s'inspirer de la réalité, se moquent des apparences, préfèrent jouer la fantaisie et l'improbabilité, exploiter les croyances et les mythes, plutôt que les faits véridiques. Autrement dit, leur ton documentaire prend des airs de fiction. Ils théâtralise la réalité.

Fait à noter, les deux catalogues, en écho à cet esprit, s'avèrent peu conformes aux normes. Celui de Cohen n'a pratiquement pas de texte analytique et repose sur une série de commentaires personnels de l'artiste. Celui de Grasso s'ouvre sur une série de reproductions avant d'arriver, une cinquantaine de pages plus loin, à du texte, voire à la table de matières insérée au milieu du bouquin.

Des artifices de Cohen...

Le parcours débute avec les *Faux indices* de Lynne Cohen, qui réunit quarante photos couvrant quatre décennies de travail. Or, premier leurre déjà, il ne s'agit pas d'une rétrospective — le Musée des beaux-arts du Canada s'en était chargé en 2002.

Si les œuvres récentes n'abondent pas, la mise en place ne vise aucunement à montrer le cheminement de l'artiste. Bien au contraire, l'accrochage de François Le-Tourneux, le conservateur du MACM désigné commissaire de l'expo, mêle périodes, thèmes, formats. Les noir et blanc et les couleurs se bousculent; même les encadrements varient.

La disparité criante de *Faux indices* est conséquente à la volonté de Lynne Cohen à corrompre son sujet, à taire son identité. À ce qu'il paraît, elle n'est friande ni de cartels ni de dates. Excepté pour des termes génériques (*Spa*, *Corridor*, *Classroom*), les titres des œuvres ne désignent qu'un détail ou, surtout avec les *Untitled* des dernières années, un motif, le trait esthétique qui aurait attiré l'œil de la photographe. *Untitled (Malevitch)*, de 2011, révèle les figures géométriques utilisées comme cibles dans un stand de fir, par exemple.

Étrange, l'expo, comme l'œuvre rassemblée. Sans lien apparent. Ce qui force à observer davantage chacune des photos, comme pour trouver une explication au tohu-bohu. La force de l'expo, et de la pratique de Lynne Cohen, réside là. Chaque scène, minutieuse,

« Les œuvres de Laurent Grasso abordent le même problème, c'est-à-dire le pouvoir d'altérer et de contrôler notre perception de la réalité »

Marie Fraser, cocommissaire de l'expo *Uraniborg*

soignée, déjà captivante, gagne en importance lorsque comparée à ses semblables.

Ces lieux de passage, ou d'attente, singuliers par l'absence d'individus et pourtant conçus pour eux, se révèlent de la même nature. Celle d'un monde fabriqué et artificiel, à l'instar des effigies humaines qui finissent par surgir ici et là (*Factory*, *Police Range...*), un monde faussement confortable ou alors pernicieux et trompeur — la salle dans *Laboratory* a des airs de chambre à gaz.

... à un Grasso terre à terre

« Les œuvres de Laurent Grasso abordent le même problème, c'est-à-dire le pouvoir d'altérer et de contrôler notre perception de la réalité. » Livré au sujet des multiples procédés de Grasso, ce commentaire de Marie Fraser, cocommissaire de l'expo *Uraniborg* (avec l'artiste et avec Marta Gili, du Jeu de Paume), pourrait s'appliquer aussi bien au travail de Lynne Cohen. Mais chez l'artiste français, Prix Marcel Duchamp 2008, la question de la perception se vit... en temps réel.

Les peintures anachroniques et apocalyptiques de la série *Studies into the Past*, dont des extraits avaient été présentés lors de la Manif d'art 2010, troublent un instant le regard. Ces tableaux, sont-ils œuvres de maîtres flamands?

Entrer dans *Uraniborg*, c'est s'introduire dans un ailleurs où l'on avance sans repères. Labyrinthique, plongée dans la pénombre, l'installation se découvre au compte-gouttes, au moyen de petites fenêtres ouvrant, soit sur une étrange collection d'art, soit sur des écrans qui nous collent au nez. Dommage seulement que les normes de sécurité prévalent: les gardiens uniformisés et l'issue de secours ne cessent de nous rappeler que l'on se trouve au MACM. La magie opère moins.

Le titre *Uraniborg* évoque un château du XVI^e siècle, aujourd'hui disparu, qui abritait un important observatoire du ciel. Grasso s'en est inspiré pour bâtir une sorte de palais où se confondent progrès scientifiques, phénomènes naturels, symboles religieux et références esthétiques.

Un pied dans le savoir, l'autre dans l'oui-dire, un œil dans le passé, l'autre dans la science-fiction, cet *Uraniborg* monté de toutes pièces livre néanmoins un commentaire sur son époque. Surveillance et crédulité (des images), paranoïa et scepticisme... L'œuvre est finalement très terre à terre.

Collaborateur
 Le Devoir

D Voir aussi : Un survol en photos des deux expositions du MACM. ledevoir.com/culture/artsvisuels



ROMAIN DARNAUD

Laurent Grasso, *Bomarzo*, 2011. Film Super 8 transféré sur DVD. Avec l'aimable permission de la galerie Chez Valentin, Paris Sean Kelly Gallery NY.



Haïti

CHAOS ET QUOTIDIEN

Benoit Aquin

Du 28 février au 12 mai 2013

690, rue Sherbrooke Ouest | McGill | musee-mccord.qc.ca

ENCADRES GALERIE HOLLAND CHANDREU LOW PROFILE ONYX QUÉBEC 24h+ URBANITAT



Untitled (Spaceship), 2008, Lynne Cohen, épreuve à développement chromogène. Avec l'aimable permission de l'Olga Korper Gallery, Toronto.

PÉROU
ROYAUMES
DU SOLEIL
ET DE LA LUNE

LA RELÂCHE AU MUSÉE :
 DEVENEZ ARCHÉOLOGUE
 ET VIVEZ L'AVENTURE
 PÉROU EN FAMILLE !

Du mercredi 6 mars
 au dimanche 10 mars

DES ACTIVITÉS DIVERTISSANTES POUR TOUS !

À LA DÉCOUVERTE DE L'EXPOSITION

Visites guidées et audioguide conçus pour les familles

LE PÉROU SE PORTE À MERVEILLE !

Création d'un médaillon aux motifs et symboles péruviens

BIJOUX, JOUJOUX, PÉROU !

Démonstration de bijoux par une artiste à la manière ancestrale des Péruviens

EXPLORONS LES MYSTÈRES DU PÉROU

Jeu de piste amusant

ACTIVITÉ SPÉCIALE : CINÉMA D'ANIMATION *LE TABLEAU*

En collaboration avec le Festival international du film pour enfants de Montréal et Axia Films.

Tous les détails sur
mbam.qc.ca/relache

Fondation
 de la Chenelière

À GAGNER :
 UNE SEMAINE
 AU CAMP DE JOUR
 DU MUSÉE!

Entrée GRATUITE à l'exposition pour les enfants de 12 ans et moins

Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

MUSÉE DES
 BEAUX-ARTS
 MONTRÉAL

Une présentation de

Banque Scotia

BARRICK

prom
 peru

peru

astral

MUSÉE
 DES
 BEAUX-ARTS
 MONTRÉAL

stm

RICHTER

AIR CANADA

Une exposition conçue, produite et mise en tournée par le Musée des beaux-arts de Montréal.
 Mochica, côte nord, peut-être La Mina. Ornement frontal en forme de tête de félin et tentacules de pieuvre se terminant en têtes de poisson-chat (détail),
 100-800 apr. J.-C. Lima, Museo de la Nación. Photo Daniel Giannoni

CULTURE › CINÉMA



Finissant(e)s est un faux et parfois vrai documentaire qui jongle avec les genres, joue au chat et à la souris avec les spectateurs.

Le charme du naturel

FINISSANT(E)S
Réalisation et scénario: Rafaël Ouellet. Image: Pascal L'Heureux. Montage: Jules Saulnier. Musique: Man an Ocean. 75 min.

ODILE TREMBLAY

Ceux qui ont vu les précédents films de Rafaël Ouellet tournés dans son village natal de Dégelis, surtout ses œuvres à petits budgets, comme *Le cèdre penché*, *New Denmark* et *Derrière moi*, se retrouveront en pays de connaissance avec *Finissant(e)s*. Tout est dans le lieu d'abord, avec une jeunesse à la fois séduite par la beauté de la nature ambiante et attirée par les lumières de la ville. La mort rôde, la drogue est là.

Camion, avec des segments tournés à Dégelis, était déjà dans un autre registre, celui du cinéma qui possède les moyens de ses ambitions. *Le cèdre penché*, *New Denmark* et *Finissant(e)s* s'élaborent à partir d'une sorte de canevas.

Il y a ce charme du naturel. *Finissant(e)s*, lancé cette semaine aux Rendez-vous du cinéma québécois, désormais en salle, est un faux et parfois vrai documentaire qui jongle avec les genres, joue au chat et à la souris avec les spectateurs. On avait vu ces adoscents dans *New Denmark*.

À Dégelis, en 2009, de jeunes finissants de la polyvalente locale se préparent à prendre leur envol, et leur bal nous les montre endimanchés, pas très à l'aise. Le cégep, c'est pour bientôt, dans le Bas-du-Fleuve ou à Québec, Montréal, Trois-Rivières. Avec les logements ou colocs à trouver, des choix à faire. Un avant-goût de la vie adulte...

Rafaël Ouellet vous dira avoir suivi ces jeunes durant l'été 2009. Carla Turcotte avait

joué dans *New Denmark*. Elle a l'assurance d'une actrice. Tous les autres sont de vrais finissants. Que font les jeunes à Dégelis? De la vitesse au volant, souvent...

«*Mon film est à 80 % documentaire*», dit le cinéaste. La fiction, c'est la scène où un jeune est dans sa tombe, une scène où une adolescente disparue fait l'objet d'une battue (c'était arrivé le mois précédent). Aussi la fin, radicale. Rafaël Ouellet est peu abonné aux *happy ends*, sauf dans *Camion*.

Il y a tout ça, et un feu de camp, et des rêves, et des angoisses par rapport au futur. Un personnage dira devant la beauté du paysage: «*C'est beau, mais c'est plate*.» Les régions se dépeuplent. En sous-texte, le film nous en renvoie la tragédie.

Rafaël Ouellet s'est retrouvé dans ces jeunes-là. Vingt ans auparavant, il traversait les mêmes affres, vivait des amitiés, des déchirements similaires. Les parents ne sont guère présents dans *Finissant(e)s*. Les jeunes entre eux préparent leur futur, ou jouent de nostalgie. La caméra est mobile, la musique de *Man an Ocean* scande l'action et nous hante. Les visages passent par une kyrielle d'émotions.

La figure principale demeure celle de Carla, qui partira à Montréal, belle, intelligente, promise aux lendemains qui chantent. Mais voilà!

Et c'est délicat comme un entremets, entre l'enfance et la liberté, entre Dégelis qui berce et la ville qui effraie. La caméra capte ce monde flottant de l'entre-deux-âges. C'est merveilleux et douloureux. Tout est possible pour eux? Pas toujours. Pas vraiment.

Le Devoir

Jolies saveurs, vite expédiées

LES SAVEURS DU PALAIS
De Christian Vincent. Avec Catherine Frot, Arthur Dupont, Jean-Marc Roulot, Jean D'Ormesson. Scénario: Étienne Comar, Christian Vincent. Image: Laurent Daillard. Montage: Monica Coleman. Musique: Gabriel Yared. France, 2012, 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

En anglais, on les appelle des «one-hit-wonders». Traduit librement, ça donne des «prodiges à succès unique». Vu d'ici, le réalisateur de l'inoubliable et stupéfiant *La discrète*, Christian Vincent, appartient à cette catégorie. Tout comme ses compatriotes Éric Rochant (*Un monde sans pitié*), Martine Dugowson (*Mina Tannenbaum*) et Erick Zonca (*La vie rêvée des anges*), sortis de l'ombre durant la même décennie et qui, bien qu'ayant prolongé leur trace de lumière, n'ont jamais renouvelé le miracle du premier film.

Cela dit, le succès en France des *Saveurs du palais* (tout près d'un million d'entrées) a redonné un peu d'élan à Christian Vincent. Mais nous sommes encore loin du miracle, c'est-à-dire de la convergence en douceur du grand art et du cinéma populaire, au cœur du succès, en 1990, de *La discrète*.

Son nouveau film marie deux saveurs: Catherine Frot et la cuisine du terroir. Le mariage est à première vue si évident, et si plaisant, qu'on se demande pourquoi il n'a pas été consommé plus tôt. Inversement, l'assemblage du film paraît si empressé et improvisé qu'il aurait pu tirer avantage d'un temps de mûrisse-



MÉTROPOLE FILMS

Le film passe trop vite sur l'essentiel: le rapport de son héroïne avec les produits qu'elle transforme en plats gastronomiques; la source de sa passion; son passé de fermière périgourdine.

ment. Celui-ci aurait par exemple donné au cinéaste et à son scénariste le temps de creuser davantage le personnage, peut-être (et c'eût été souhaitable) de sacrifier ce qui fait tache dans son récit en deux temps, passé et présent, c'est-à-dire le présent.

Nous sommes en Antarctique, où Hortense Laborie (Frot, dans le mille) vit sa dernière journée de cuisinière en chef auprès d'une équipe d'ouvriers. La présence d'un journaliste de la télévision australienne, qui cherche à lui tirer des confidences sur ses deux années de service au Palais de l'Élysée à titre de cuisinière personnelle du président de la République, actionne mécaniquement une série de flash-back re-

latant l'aventure en question.

Mais celle-ci est marquée par si peu d'événements (matière dramatique indispensable) que les scénaristes comblent les ellipses par des retours au présent. Si peu d'événements? Je m'explique. Comme s'il était intimidé par son modèle Danièle Mazet-Delpeuch, qui a bichonné François Mitterrand, Vincent s'éloigne des états d'âme et s'en tient aux faits: l'acclimatation de son héroïne à un milieu ultraréglementé, indiquée dans deux ou trois scènes; l'hostilité qu'elle inspire aux membres de la brigade des cuisines de l'Élysée, illustrée là encore par deux ou trois anecdotes réglementaires; enfin, ses rares tête-à-tête avec le président, joué avec grandilo-

quence par l'écrivain et académicien Jean D'Ormesson. Le film passe trop vite sur l'essentiel: le rapport de son héroïne avec les produits qu'elle transforme en plats gastronomiques; la source de sa passion pour la cuisine; son passé de fermière périgourdine. Bref, ce que le film gagne en dynamisme en privilégiant l'action, il le perd en profondeur en sacrifiant le personnage.

Les saveurs du palais n'est pas un film vain, cela dit. Grâce à lui, je m'essaierai certainement à préparer le chou de Savoie farci au saumon d'Écosse. Ou de Nouvelle-Écosse. Ça devrait faire pareil.

Collaborateur
Le Devoir

Fantasmagories boréales

LA LÉGENDE DE SARILA
Réalisation: Nancy Florence Savard. Scénario: Pierre Tremblay, Paul Risacher et Roger Harvey. Avec les voix de Guillaume Perreault, Mariloup Wolfe, Maxime Le Flaguais, Mario Saint-Amand, Élisapie Isaac, Dorothée Berryman, Rémy Girard, Marina Orsini, Florent Volland. Graphisme: Philippe Arseneau Bussièrès. 81 min.

ODILE TREMBLAY

Le film est une sorte de défi au Québec: faire un long-métrage d'animation en 3D stéréoscopique, avec incursions dans l'univers du chamanisme inuit à travers un film destiné aux enfants.

La légende de Sarila de Nancy Florence Savard possède de grands atouts: les beaux dessins qui rendent la splendeur des paysages du Grand Nord, un très réussi méchant chaman

Croolik flanqué d'un vilain corbeau qui exécute ses basses œuvres. L'action se déroule chez les Inuits nomades avant que les Blancs ne transforment leur mode de vie.

L'histoire s'offre une base classique: combat des forces du bien contre les forces du mal et quête initiatique de trois jeunes personnages. Ceux-ci partent en traîneau à la recherche du royaume enchanté de Sarila pour briser l'enchantement qui condamne leur clan à la famine en éloignant les animaux. Markussi possède des dons de chaman, d'où la colère du vieux sorcier qui cherche à le détruire. Le jeune garçon aime Apig, pourtant promise au fils du chef Poutoulik, et des péripéties sentimentales, ou liées aux obstacles naturels ou surnaturels, ponctuent leur périple dans la toundra.

On eût préféré un scénario moins prévisible. Les enfants



ALLIANCE FILMS

Trois jeunes personnages partent en traîneau à la recherche du royaume enchanté de Sarila.

sont quand même habitués à des trames plus complexes. Par ailleurs, des invraisemblances déparent le récit, quand Apig, par exemple, croit pouvoir s'amuser avec des ours sans prévoir une attaque de la mère, une attitude impensable chez des nomades inuits, élevés dans la science des mœurs animales. Mais les figures magiques sont très bien, surtout le ookpik, puissance bénéfique. La sorcière à forme de sirène qui garde le royaume de Sarila semble tirée des légendes plus occidentales. Mais les rites chamaniques, avec talismans et enchantements, séduisent par-dessus tout.

On savoure les beaux dessins, même si le 3D se révèle à peine perceptible. Costumes,

traîneaux et accessoires respectent les réalités inuites, et l'atmosphère du conte dans ces glaces, sous les aurores boréales, s'offre un cadre féerique. Les voix ne sont pas toutes au point toutefois et, si la musique commence avec de beaux chants de gorge, elle les abandonne trop rapidement. *La légende de Sarila*, dans son hommage au peuple inuit à travers son mode de vie traditionnel et ses croyances, possède de vrais atouts, sans avoir su pour autant s'abstraire des clichés de narration. Mais les jeunes enfants devraient apprécier leur incursion en terre arctique, dans le champ du merveilleux et du blanc territoire.

Le Devoir

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
YANNICK NEZET-SÉGUIN

Desjardins
PARTENARIAT EN TITRE

03 MARS 15h 2013
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Les Quatre Saisons de Catherine
Méhul, Haydn et Vivaldi
Présenté dans le cadre de MONTRÉAL EN LUMIÈRE

CHIEF
MATHIEU LUSSIER

ANIMATION ET CONTINUO
CATHERINE PERRIN

VIOLON
YUKARI GOUSINEAU

Billets à partir de
31,29 \$ + taxes

orchestremetropolitain.com

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

2^e édition

festival de Musique du Maghreb
14-15-16 mars 2013

Jeu
14 mars
21h

Soirée Urban Maghreb
Club Balattou
4372 boul. St Laurent
(coin Marie-Anne)
514-845-5447

Rebel Moon Makam
(Maroc)

Vend
15 mars
20h30

Concert évenementiel
L'Olympia
1004 Ste Catherine Est
(metro: Berri-UQAM)
514-845-3524

Idir
(Algérie)
1^{ère} partie: **Berbanya**

Samedi
16 mars
21h

Soirée TransMaghreb
Cabaret du Mile End
5240 ave. du Parc
(coin Fairmount)
514-563-1395

Sokoun (Tunisie)
Syncop (Algérie)
Djrusty (Maroc)

Billetterie & Infos
Productions Nuits d'Afrique
514-499-9239
festivalnuitsdAfrique.com

Réseau Admission
1-855-790-1245
admission.com

CONSTANTINOPLE

Cycle baroque Femmes de Lumière!

JEUDI 14 MARS 20h
PREMIERS SONGES
Laissez vos sens voyager à travers l'ardente poésie de Sor Juana Inés de la Cruz
- avec Irasema Terrazas (Mexique)
En coproduction avec la Fondation Arts Musica

VENREDI 15 MARS 20h
AMANTE SEGRETO
Découvrez les pages laissées par la sulfureuse Vénitienne Barbara Strozzi
- avec Suzie LeBlanc (Acadie/Québec)

SALLE BOURGIE
Musée des beaux-arts de Montréal
1339, rue Sherbrooke Ouest

BILLETTERIE: 514 285 2000 (#4)
www.mbam.qc.ca/la-musique

Un billet Premiers Songes acheté, le second à -15%!

Toutes les infos sur **Constantinople.ca**

CULTURE › CINÉMA

De couleurs et d'espoirs

Jean-François Laguionie signe *Le tableau*, une fantaisie farcie de références picturales

ANDRÉ LAVOIE

De son atelier en Bretagne, Jean-François Laguionie n'a pas le ton de celui qui a un film à vendre. Cet artiste peintre doublé d'un cinéaste d'animation, jadis un protégé d'une des grandes figures du genre en France, Paul Grimault (*Le roi et l'oiseau*), me décrit le ciel bleu de son coin de pays, une anomalie pour la saison, et s'informe des caprices de l'hiver à Montréal. A 72 ans, le réalisateur du superbe film *Le tableau* n'a visiblement plus rien à prouver.

Cette fantaisie aux couleurs chatoyantes et farcie de références picturales (Picasso et Modigliani y reconnaîtraient leurs griffes) présente trois clans de personnages bien distincts, tous issus de l'imagination d'un peintre. Plusieurs sont achevés (les Toupins), à d'autres il manque des couleurs (les Pafinis) et certains sont à l'état d'esquisse (les Reufs). Dans leur univers se résumant à une toile, la discrimination règne, imposée par les Toupins, et pour qu'elle cesse, une figure de chaque clan part à la recherche du peintre qui les a mis au monde.

Autobiographique, cette histoire? D'une voix chaleureuse, Jean-François Laguionie ose presque répondre par l'affirmative. « Il se crée une grande intimité avec nos personnages, admet celui qui a retrouvé le goût des pinceaux après plusieurs années consacrées exclusivement au cinéma. Dès que je fais des dessins, ils commencent à prendre une épaisseur psychologique, et ils vieillissent en même temps que moi. » Puisque la conception de longs-métrages d'animation s'étale souvent sur plusieurs années, « ils prennent de la maturité », dit-il, amusé.

Il sait aussi reconnaître que cette brillante idée... n'est pas la sienne. « La scénariste Anik Leray m'a apporté cette histoire et j'ai eu un coup de foudre — pour les deux d'ailleurs! Au départ, c'était la description d'une relation entre un peintre et son modèle, mais peu à peu les petits personnages se sont imposés, et elle a trouvé ce truc génial: certains sont complètement dessinés, d'autres pas. Les niveaux philosophique et politique devenaient alors plus faciles à imaginer. »

Présent dans le paysage de l'animation depuis les années 1960, il a vu défiler bien des ar-



AXIA FILMS

Présent dans le paysage de l'animation depuis les années 1960, Jean-François Laguionie a vu défiler bien des artisans et bien des techniques.

tisans, bien des techniques (« Le 3D, j'ai longtemps trouvé que c'était froid, artificiel, mais plus maintenant, car les artistes ont repris leur pouvoir ») et bien des modes. Celle des vedettes qui passent en coup de vent dans les studios pour prêter

leurs voix à grands frais n'est pas celle qu'il préfère. « J'avais cédé au producteur pour *Le château des singes*, une grosse production européenne. Dans *Le tableau*, j'ai obtenu une grande liberté parce que je déteste travailler avec des voix connues.

J'ai l'impression que le spectateur va entendre le comédien qu'il reconnaît, et que ça enlève au personnage une part de son originalité, de sa personnalité. » Celui qui affirme avec désinvolture « se moquer un peu de la technique et de l'outil » a tout de

même su tirer grand profit du 2D, mais aussi du 3D et des images en prises de vue réelles, pour servir ce récit touchant d'une quête aussi noble qu'improbable. Au-delà de son caractère fantaisiste, et ludique, c'est toute une société rongée par les injustices et les hiérarchies étouffantes qui s'étale sous nos yeux. Les adultes auront vite perçu la brillante métaphore d'un monde impitoyable qu'ils connaissent trop bien; les enfants retrouveront sans doute les règles (tout aussi dures) de leur cour d'école. Tous y verront un film d'une beauté inclassable, exécuté avec le doigté d'un esthète et porté par l'espoir naïf d'une conclusion heureuse de la lutte des classes. Ce n'est pas défendu de rêver... en couleurs.

Le Devoir

LE TABLEAU

Réalisation: Jean-François Laguionie. Scénario: Jean-François Laguionie, Anik Leray. Avec les voix de Jessica Monceau, Adrien Larmande, Thierry Jahn. Montage: Emmanuel de Miranda. Musique: Pascal Le Penne. France, 2011, 76 min.

Un petit monde de tendresse

ERNEST ET CÉLESTINE
Réalisation: Benjamin Renner, Vincent Patar et Stéphane Aubier. Scénario: Daniel Pennac, d'après les albums de Gabrielle Vincent. Voix: Lambert Wilson et Pauline Brunner. Musique: Vincent Courtois et Thomas Fersen. Animation: Patrick Imbert. Montage: Fabienne Alvarez-Giro. 80 min.

ODILE TREMBLAY

Couronné meilleur film d'animation aux César, montrant une fois de plus la force de l'animation française en 2D, *Ernest et Célestine* semble vivre de poésie. Ses trois réalisateurs, Benjamin Renner, Vincent Patar et Stéphane Aubier, ont entrepris de faire revivre le petit monde de Gabrielle Vincent, dont les albums ravissaient les enfants des décennies 80 et 90. Si le romancier Daniel Pennac a emprunté ses personnages à l'auteure et illustratrice belge, il a écrit un scénario original vraiment délicieux.

Le charme un peu désuet des aquarelles aux teintes délavées et aux contours flottants de Gabrielle Vincent est transposé à l'écran avec une rare délicatesse. L'amitié de



MÉTROPOLE FILMS

Le charme un peu désuet des aquarelles aux teintes délavées de Gabrielle Vincent est transposé à l'écran avec une rare délicatesse

l'ours Ernest et de la souris Célestine, par-delà les préjugés des deux camps, se fait métaphore de tous les ponts possibles. Car en bas, au royaume des souris, les ours sont des ogres et, en haut, les souris sont réputées porteuses de mille tares. Mais deux êtres esseulés, gros ours clochard saltimbanque et souris plus intelligente et curieuse que les autres, briseront le mur des préjugés.

Les voix de Lambert Wilson et de Pauline Brunner font merveille aussi, de même que les décors, surtout dans le monde des souris, mariage

entre l'ancre souterrain de *Metropolis* de Fritz Lang et un village troglodyte turc. Ajoutez des gags drôles sur les dents des oursons volées par les souris et de gros rats dentistes qui en font le trafic, et une musique adaptée à ce monde suranné qui enchante. Le film palpète d'humour et de tendresse fine.

Ernest et Célestine séduira autant les enfants que les adultes sensibles à la grâce de l'art de l'animation, qui retourne à ses sources avec envoi.

Le Devoir

Les belles bêtes

LES ENFANTS LOUPS AME ET YUKI (V.F. ET V.O. S.-T.F.)
Réalisation: Mamoru Hosoda. Scénario: Satoko Okudera, M. Hosoda. Musique: Masakatsu Takagi. Japon, 2011, 117 min.

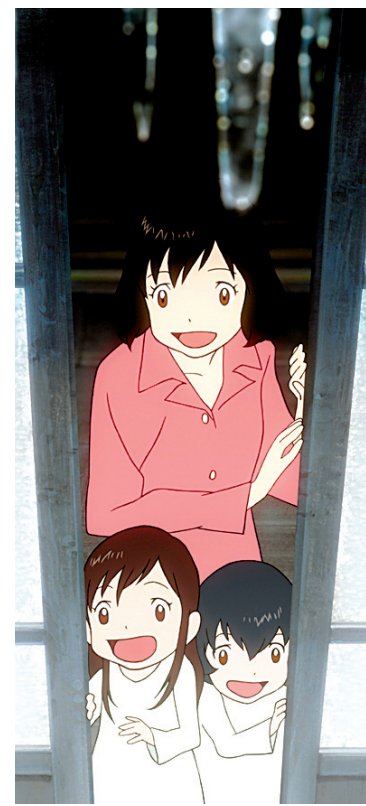
FRANÇOIS LÉVESQUE

Étendue dans un champ, une jeune fille s'éveille d'un songe, ou peut-être y plonge-t-elle? Debout sur la ligne d'horizon, à contre-jour, un loup l'observe. Soudain, la silhouette de la bête se meut en une forme humaine... L'homme-loup s'approche. La jeune fille ferme les yeux. Fable aussi bouleversante qu'inusitée sur les affres et les joies de la parentalité, *Les enfants loups Ame et Yuki* constitue une proposition animée comme seuls les Japonais savent en inventer.

Avec une grâce visuelle infinie, Mamoru Hosoda (*La traversée du temps*) brosse une véritable saga familiale à la lisière du conte fantastique et du drame social. Sur-tout, le cinéaste nippon s'accorde tout l'espace narratif dont il a besoin afin, d'une

part, de jeter les bases de son univers presque réaliste, et, d'autre part, de bien camper ses personnages dans celui-ci. Ainsi, on a tout loisir de voir éclore l'histoire d'amour singulière entre une humaine et un sang-mêlé, puis d'assister, impuissant et étonnamment ému, à la naissance de leur progéniture dont le destin occupera ensuite les deux derniers tiers de l'intrigue.

Fidèle à la tradition animée japonaise, les accents mélodramatiques, lorsqu'ils surviennent, sont emphatiques; on ne les voudrait pas autrement. Sur le plan formel, la réalisation éblouit constamment par sa technique virtuose et ses cadres étudiés. Vraiment, quelle jolie création que cette œuvre.



EXCENTRIS

Le Devoir Les enfants loups Ame et Yuki.

Lumière sur des guerriers de l'ombre

THE GATEKEEPERS
Réalisation et scénario: Dror Moreh. Image: Avner Shahaf. Montage: Oron Adar. Israël, 2012, 101 min.

ANDRÉ LAVOIE

Tuer, torturer, au nom de la raison d'État et pour la sécurité du peuple d'Israël: ce fut leur boulot quotidien. Chacun leur tour, ils ont traqué des terroristes, soudoyé des Palestiniens dans les territoires occupés, alerté les politiciens des dangers qui menaçaient leurs concitoyens, ou leur propre personne. Ils ne furent pas toujours écoutés, ou ont suivi des ordres qu'ils jugeaient parfois stupides et suicidaires.

Six anciens dirigeants de l'agence de services secrets israéliens Shin Bet débattent leur sac devant la caméra de Dror Moreh, un ancien directeur photo devenu documentariste, grand admirateur d'Errol Morris, une fascination évidente devant *The Gatekeepers*. Son approche est aussi simple que percutante: une suite d'interviews au ton jamais complaisant, parfois même corsé, le tout entrecoupé d'images d'archives et d'actualités, le plus souvent des opérations militaires ou secrètes. Avec ou sans bavures...

De la guerre des Six Jours en 1967 à la seconde intifada en 2000 en passant par le tristement célèbre massacre du

« bus 300 » en 1980, les têtes fortes de cette organisation opaque jouent cette fois la carte de la transparence: sur leurs méthodes, les dommages collatéraux (les victimes civiles, et innocentes, furent parfois nombreuses) et, chose inhabituelle chez ces ex-guerriers de l'ombre, leurs réflexions politiques.

Car c'est là que réside la force de ce film académique dans sa forme mais audacieux dans son propos: non seulement jouent-ils franc jeu sur le caractère parfois impitoyable de leur travail, mais ils obligent leurs compatriotes à prendre conscience du prix à payer... pour le futur de leur pays. Partisans du dialogue

avec les Palestiniens, et tous ceux impliqués dans la podrière du Moyen-Orient (l'un d'eux souhaite même inclure le président iranien Ahmadinejad!), ils sont convaincus que plus d'assassinats ciblés de terroristes n'équivaut pas à plus de sécurité. Encore traumatisés par le meurtre du premier ministre Yitzhak Rabin en novembre 1995 par un extrémiste orthodoxe, ils envisagent l'avenir d'Israël avec la loupe la plus pessimiste. Car l'ennemi est aussi de leur côté de la frontière, et ils craignent d'avoir contribué à sa fabrication.

Collaborateur Le Devoir

« Un film absolument savoureux dans tous les sens du terme! »
René Homier-Roy, C'est bien meilleur le matin

« Catherine Frot trouve ici l'un de ses plus beaux rôles. »
Marc-André Lussier, La Presse

★★★★★ « Un pur régal! » TéléCinéObs

★★★★★ « Un film gourmand et brillant! » NouvelObs

CATHERINE FROT JEAN D'ORMESSON HIPPOLYTE GIRARDOT UN FILM DE CHRISTIAN VINCENT

LES SAVEURS DU PALAIS

wild bunch www.lessaveursdupalais-lefilm.com metropole

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS metropolefilms.com



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM POUR ENFANTS DE MONTRÉAL

INFOS ET BILLETTERIE WWW.FIFEM.COM

Présentateur officiel

Desjardins
Coopérer pour créer l'avenir

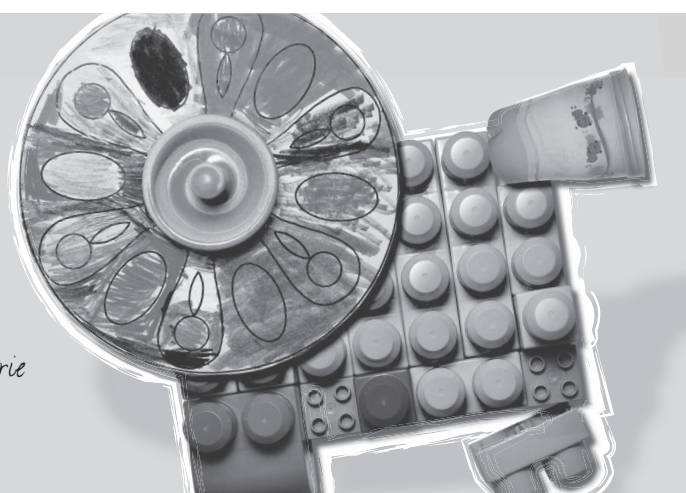
en collaboration avec

Rosemont La Petite-Patrie Montréal

Télé-Québec

Cinéma Beauvillier

programme offert chez votre librairie

Renaud-Bray
renaud-bray.com



Dans l'intermonde de François Delisle

Son film-poème *Le météore* assure samedi la clôture des Rendez-vous du cinéma québécois



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

François Delisle a eu l'impression de revenir aux origines du cinéma avec *Le météore*.

ODILE TREMBLAY

C'est un film, mais aussi une série de tableaux, une méditation, et peut-être un rêve. L'envoûtant *Météore* de François Delisle prend l'affiche en salle le 8 mars, après avoir cheminé. Lancé au Festival de Sundance, puis à la Berlinale, le cinéaste a répondu à tellement de questions de spectateurs qu'il a mieux compris son propre film. « *C'est l'intermonde créé dans l'esprit des gens, par le contraste des images et des paroles qui les touchent dans cette tension, cette zone floue, entre images et monologues, entre vie et mort.* »

Appelons ça la poésie! François Delisle affirme garder un souvenir impérissable du chef-d'œuvre *Rashomon* de Kurosawa (1950), qui présentait un même fait à travers le point de vue de plusieurs personnes, tout en assurant que les voix multiples dans *Le météore* n'ont rien à voir avec l'imitation d'un modèle.

Avant le film, il y eut des photos polaroid d'Anouk Lessard auxquelles il répondait par des monologues. De cette correspondance est né un livre, pas si éloigné du scénario du *Météore*.

Se libérer

Dans le film, un quadragénaire, Pierre, est incarcéré pour délit de fuite et homicide involontaire. Sa mère lui rend visite en prison. Son ex-

« *Tous mes films, je les vois comme des fantômes. Mais celui-ci est mon plus personnel, livré sans pudeur.* »

François Delisle

femme essaie de l'oublier. Un gardien de prison rumine ses problèmes. Et chacun est bien seul.

Mais les protagonistes restent muets. Des voix hors champ sont celles d'autres interprètes. Et des images, souvent de nature en majesté, contrastent avec les monologues douloureux. Pierre ne coïncidera avec son verbe qu'en quittant ce monde. « *En partant, il se libère.* »

« *Tous mes films, je les vois comme des fantômes, précise le cinéaste de *Toi et de Deux fois une femme*. *Mais celui-ci est mon plus personnel, livré sans pudeur. Je joue Pierre, ma mère incarne ma mère et mon fils marche dans la forêt. Tous mes personnages sont des drames ordinaires et extraordinaires dans leur singularité.* »*

Pour lui, cette prison

constitue une métaphore de nos propres prisons intérieures. « *Le désir de liberté de mes précédents films débouche sur quelque chose d'intime abordant nos limites. Comment être un parent, un fils, un amoureux? Chacun se montre incapable de bien jouer son rôle.* »

François Delisle a mis deux ans à faire ce film, au départ esulé avec les mots et une caméra Super 8 vite abandonnée, puis en numérique, cherchant la texture, la colorisation des images. « *J'ai tourné 80% du film tout seul, avant de demander un appui financier: 250 000\$ en tout. Juste assez pour engager des acteurs et finir le film.* » Noémie Godin-Vigneau est l'ex-amoureuse, Laurent Lucas, le gardien de prison, etc. Il lui fallut aussi trouver les voix des protagonistes: colonnes vertébrales du film: François Papineau devient celle de Pierre, Andrée Lachapelle celle de la mère, Dominique Leduc celle de l'aimée Suzanne, etc.

François Delisle a eu l'impression de revenir aux origines du cinéma avec ce film. « *Habituellement, on est pris dans des structures, des horaires. Ici, j'ai ouvert une porte sur autre chose. Pour mon cinéma, ça semble un point de non-retour!* »

Le prochain film s'intitulera *Forget Me Not* et réunira un couple devant les restes de leur fils disparu.

Le Devoir

Repères brouillés, tabous brisés

LES MANÈGES HUMAINS
Réalisation et scénario: Martin Laroche. Avec Marie-Evelyne Lessard, Marc-André Brunet, Normand Daoust, Stéphanie Dawson, Alexandre Dubois, Michel Vézina. Image: Félix Tétreault. Montage: Catherine Legault. Musique: Thomas Hellman.



K FILMS AMÉRIQUE

L'héroïne, Sophie (Marie-Evelyne Lessard), a un emploi d'été dans un parc d'attraction ambulant.

ODILE TREMBLAY

Étrange et troublant film que celui-ci, produit avec des moyens restreints (400 000\$) en 13 jours de tournage, empruntant la forme du film dans le film et du faux documentaire dans un trépidant décor de fête foraine. Martin Laroche, derrière *La logique du remords* et *Modernaire*, dotés pour leur part de budgets de famine, est un cinéaste qui n'a pas froid aux yeux.

Son film aborde un sujet choc mais quasi tabou, celui de l'excision, et il le fait en cassant la forme, avec des éléments de thriller, de film social, sur des flous d'œuvre étudiante.

L'héroïne, Sophie (Marie-Evelyne Lessard, très charismatique), jolie mulâtre, a un emploi d'été dans un parc d'attraction ambulant. À la demande de son patron, elle se lance dans un film en profil d'entreprise (savoureux caméo du patron), sur fond de barbe à papa et de grande roue. Sauf que ses questions

aux employés se font de plus en plus indiscrettes, crues; son langage et ses actes déraillent vers le porno. Tout cela avec une caméra qui bouge, s'affole, en perd des bouts, se reprend.

Mais voilà! Après nous avoir copieusement irrités, Sophie, grâce à son secret révélé, retourne l'action comme un gant. Et le procédé se révèle habile, puisque le spectateur doit traverser des affres pour mériter d'entrer dans le vif du sujet.

Beau personnage que celui de Sophie, une vraie battante qui décide de tout, prend son sort en main, impose ses volontés à celui qu'elle convoite, Fred (Marc-André Brunet, d'abord bravache, puis confus

et aimant). Formidable, la figure de sagesse de Normand (Normand Daoust, merveilleux de douleur surmontée), que la vie a malmené et qui aide la jeune fille. Une scène intime entre eux se fait catharsis, dont le caractère sexuel n'est qu'accessoire.

Les manèges humains, par-delà des longueurs, des apartés parfois redondants, des personnages secondaires moins solides que les trois protagonistes, parvient à créer un climat insolite puis déconcertant. Martin Laroche manipule le spectateur jusqu'à lui faire perdre ses repères avec une aisance diabolique dont on salue l'habileté.

Le Devoir

« Saisissant, d'une éloquence exceptionnelle. »
Film Comment, Giovanni Marchini Camia

« Magnifique. »
Martin Bilodeau, Le Devoir



LE MÉTÉORE

UN FILM DE FRANÇOIS DELISLE

AVEC LES VOIX DE | FRANÇOIS PAPINEAU | ANDRÉE LACHAPPELLE | DOMINIQUE LEDUC | STÉPHANE JACQUES | PIERRE-LUC LAFONTAINE
AVEC | NOÉMIE GODIN-VIGNEAU | FRANÇOIS DELISLE | DANY BOUDREAU | LAURENT LUCAS | JACQUELINE COURTEMANCHE

FILMS
53/12

SODEC
Québec

TELEFILM
Canada

Québec

Québec

Patrimoine
canadien

Heritage

Québec

ATTENTE
CLASSÉMENT

DÈS LE VENDREDI 8 MARS

EXCENTRIS

EN EXCLUSIVITÉ À EXCENTRIS



ET AUSSI À L'AFFICHE:

FINISSANT(E)S RAFAEL OUELLET	EN ATTENTE DE VISA
AMOUR MICHAEL HANEKE	13+
BARBARA CHRISTIAN PETZOLD	G+
JOURNAL DE FRANCE RAYMOND DEPARDON ET CLAUDINE NOUGARET	G+
DJANGO DÉCHAINÉ GUENTIN TARANTINO	13+
ACHTUNG FILM! LA FILLE INVISIBLE CHRISTIAN SCHWOCHOW	EN ATTENTE DE VISA
JEU DI 7 MARS À 19H	
CINÉ-KID: LE JARDINIER QUI VOULAIT ÊTRE ROI DIMANCHE À 11H DÈS 5 ANS	FONDATEUR RENE MAUC

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM

